

R. MARUEJOL

**LE GARD
A TRAVERS
L' HISTOIRE**



ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 1973
SUR LES PRESSES DES ATELIERS
HENRI PELADAN A UZÈS (Gard)

RENÉ MARUEJOL

LE GARD
A TRAVERS
L'HISTOIRE

PRÉFACE DE YVES DOUMERGUE

Inspecteur d'Académie

ASSOCIATION
DES PUPILLES DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC
DU GARD

60, Rue Pierre-Sémard, NIMES

PRÉFACE

Il nous est donné à tous, quotidiennement, de constater en quelle faveur est tenue aujourd'hui l'histoire, sous quelque forme qu'on l'offre au grand public. Le succès des ouvrages et revues de vulgarisation, l'audience des émissions télévisées à fondement ou à prétention historiques, la part essentielle que prend une certaine « culture historique » dans les jeux destinés à sacrer l'homme qui sait tout, autant de signes éloquents de cette popularité de l'histoire.

Et ce n'est pas le moindre paradoxe de cette époque faite de large ouverture sur l'univers, d'internationalisation, voire de mondialisation de la connaissance, de nous ramener, nous qui connaissons tout désormais sur ce qui se passe à l'instant même aux antipodes et pouvons nous essayer à une stratégie planétaire, avec une prédilection toute particulière à nos vieilles pierres locales, à l'histoire de notre village. A un point tel qu'en bien des endroits les ouvrages locaux sont épuisés et prennent la valeur d'incunables, surtout s'ils ont été une réelle valeur scientifique.

C'est ce qu'il est advenu du travail du regretté René Maruéjol, « le Gard à travers l'Histoire », écrit il y a quelque trente ans et déjà édité, à ce moment-là, par l'Œuvre des Pupilles du Gard. La réédition que nous entreprenons n'apporte que peu de modifications à un texte qui a admirablement vieilli, que de légers correctifs à une œuvre que sa solidité a protégée des rides et dont l'honnêteté garantit la durée. Seul, le premier fascicule, parce qu'il traite de la période préhistorique, la plus exposée aux rectifications de la recherche scientifique, a paru mériter une actualisation dont a bien voulu se charger M. Camille Hugues dont les travaux font autorité en ce domaine. Et, bien sûr, l'illustration photographique a,

elle aussi, été reprise parce que, plus que le texte écrit, elle avait eu à souffrir des médiocres conditions techniques d'il y a trente ans. C'est André Nicolas, professeur de dessin au Collège d'enseignement technique de Nîmes, qui a bien voulu s'en charger et qui s'est acquis notre gratitude pour l'avoir tentée et parfaitement réussie.

A vrai dire, cette « Histoire du Gard à travers les âges » reste incomplète. Elle se clôt en 1229, c'est-à-dire au moment où les événements politiques, qui ont servi à la fois de support, de contexte et d'aliment à « l'hérésie cathare », se soldent par le rattachement du Languedoc — en l'occurrence, ici, la sénéchaussée de Beaucaire — à la France de Louis IX. Cette date de 1229, qui marqua peu l'histoire de France, prend par contre une singulière résonance locale puisqu'elle fait définitivement basculer notre région, après l'éphémère rattachement aux comtes de Toulouse, dans le domaine royal. C'est donc une histoire très sensiblement tronquée que nous présentons au lecteur, amputée non seulement de l'époque contemporaine et des « temps modernes » mais aussi de près des trois siècles terminaux du Moyen Age, ceux qui vont voir les Capétiens émerger irrésistiblement de l'émiettement féodal. Qui prendra un jour le relais de René Maruéjol pour apporter ce qui nous manque ?

Car l'homme n'est plus ! Il s'est éteint en 1953, à 55 ans, au moment même où, grâce à la retraite promise à tous les enseignants, il allait probablement trouver le temps de reprendre le fil de ses travaux. Il s'en était éloigné momentanément parce que son exigeante maîtresse, l'Histoire, lui avait proposé, mieux que des événements à raconter, des événements à vivre. Très tôt, en effet, René Maruéjol est venu à la

Résistance et l'on ne peut s'étonner de le voir, dès lors, abandonner sa fresque historique pour plonger dans les sollicitations exaltantes du présent. Le lecteur me permettra de reprendre ici ce que j'écrivais de lui il y a deux mois à peine (1) : « Brillant élève de l'École Normale de Nîmes, instituteur puis professeur de Cours Complémentaire, il était de l'élite enseignante, éducateur de qualité exceptionnelle parce qu'il pouvait mettre au service de sa maîtrise pédagogique une culture peu commune : à l'aise en archéologie comme en littérature, en histoire comme dans les arts plastiques, en mécanique comme en spéléologie, touche-à-tout infatigable, il passionnait ses élèves tout en leur forgeant un esprit critique exercé. La connaissance minutieuse de son département avait fait de lui un des meilleurs guides de la lutte clandestine, routes et chemins n'ayant aucun secret pour lui quand il fallait les parcourir de nuit, tous feux éteints. Car faut-il le souligner, son sens de l'honneur et du civisme, son amour de la terre natale l'avaient tout naturellement conduit à la Résistance.

« Une synthèse rare, on le voit, d'humanisme et d'action militante. Sa fraîcheur intellectuelle est restée intacte jusqu'au bout, marquée par une curiosité toujours en éveil, une inlassable faculté d'émerveillement, cette étonnante disponibilité qui fait du maître l'écho de toutes les impulsions de ses élèves et sans lesquelles il n'y a pas de pédagogie.

« Ouvert à tous, donnant à tous, tout ce qu'il avait lu, senti, appris, enrichi et fécondé par une intelligence lucide et généreuse, par une tendresse infinie pour l'homme. »

Tel est l'auteur, que je n'ai pas connu mais dont les amis parlent avec ferveur, et nous, enseignants, avec reconnaissance.

Une première fois, de son vivant, René Maruéjol avait généreusement fait don de son travail à l'Œuvre des Pupilles du Gard. Au moment de la réédition, l'auteur disparu, sa famille a tenu à confirmer son geste en aban-

donnant tous ses droits au profit de l'Association départementale des Pupilles de l'École Publique.

Au nom de cette association, que j'ai l'honneur de présider, je dis aux héritiers de René Maruéjol, à son fils notamment, notre plus vive gratitude.

Leur décision, touchant témoignage de fidélité aux valeurs chères à leur disparu, va donc bénéficier à l'Association des Pupilles c'est-à-dire, en définitive, à notre école. Est-il nécessaire de préciser qu'en effet les Pupilles sont une partie intégrante de l'école publique ? On les connaît surtout par les colonies de vacances et les camps d'adolescents qu'elles offrent tant à la montagne qu'à la mer. Le succès confirmé de ces centres (« les Aigues Marines » au Grau-du-Roi, « les Tellines » à Valras, « les Amariniers » à Monoblet, « la Mouleyrette » à Cognac, « Roubile » près de Vabre) en une période où l'on se plaint de la désaffection des familles pour ce genre de vacances collectives, atteste la qualité de leur accueil. Beaucoup moins connus sont probablement les établissements permanents de l'œuvre, qu'ils soient aérium comme « les Amariniers », maison d'enfants à caractère sanitaire et social (pour troubles somato-psychologiques) comme « les Aigues Marines », ou maison de repos et de retraite comme « Figaret », aux portes de Saint-Hippolyte-du-Fort. Et moins connus encore sont, à coup sûr, les C.M.P.P., Centres Médico-Psycho-Pédagogiques, qui constituent la dernière génération des entreprises de l'œuvre en faveur de l'enfance en difficulté. A la faveur de l'expérience — et du succès — de celui de Nîmes, vieux de trois ans à peine, les centres nouveau-nés de Bagnols et d'Alès connaissent, à leur tour, un départ prometteur au service d'une certaine catégorie d'enfants défavorisés.

Or, pour faire face à ses charges, et pour épanouir mieux encore ses réalisations, l'Association des Pupilles ne peut guère compter que sur les modiques ressources de ses cotisations. Certes, des subventions l'ont aidée à construire quelques-uns de ses établissements, mais l'essentiel est tiré de ses propres revenus, fort modes-

(1) "Le Maquis Bir-Hakeim" par R. Maruejol et A. Vielzeuf. Avant-Propos de Y. Doumergue. (Éditions de Crémille - Neuilly-sur-Seine).

tes avons-nous dit. Aussi, apprécions-nous à sa juste valeur la portée de l'aide que va nous apporter la réédition de l'ouvrage de R. Maruéjol.

Car notre conviction est qu'il connaîtra un grand succès. Non par le jeu d'une certaine philanthropie qui pourrait résulter de ce qui précède. Mais, beaucoup plus sûrement, par l'attrait de ses mérites intrinsèques. Parce que cet ouvrage plaira au grand public et parce qu'il répond à un besoin réel, chez nos enseignants en particulier.

De tout temps, les bons maîtres ont ressenti le besoin de faire reposer leurs développements généraux sur des exemples locaux, de lancer les grandes perspectives sur des piliers judicieusement préparés à partir de la substance ambiante. Les textes officiels récemment publiés sur les activités d'éveil, sur l'exploitation pédagogique du milieu, ne sont au fond qu'une invitation à généraliser les moyens et les voies que les pionniers avaient découverts et pratiqués spontanément. Mais même à ces pionniers il manquait souvent la matière dense que leur seule initiative ne pouvait suffire à leur fournir. Et que dire alors de la masse des enseignants, ou trop timide ou trop scrupuleuse pour oser s'éloigner des chemins officiels ? Plonger dans le milieu local, comme les y invitent les nouvelles instructions, les inquiète parce qu'ils ne se sentent pas à même de maîtriser cet environnement pourtant familier.

Car la partie se joue sur deux terrains bien différents et jusqu'ici bien séparés : instituteurs et professeurs ont fait leur culture historique — pour ne parler que d'elle — à partir d'ouvrages généraux, sur l'histoire de France, sur les grands courants de civilisations ou d'idées débordant bien souvent le cadre national. Et voilà que nous leur demandons d'intéresser nos élèves, précisément pour les amener un jour à ces grandes fresques, à l'oppidum de Nages, à l'amphithéâtre de Nîmes, au portail de Saint-Gilles ou, mieux encore, à tel vestige beaucoup moins célèbre mais beaucoup plus proche qu'ils pourraient voir et toucher dans leur propre village. L'entreprise est ardue et le fossé si large

que, par ignorance ou par scrupule, on s'interdit toute tentative et l'on continue à illustrer tel développement par des exemples pris dans le manuel, mais en Bretagne ou en Ile-de-France, alors qu'il s'en trouve à portée de main, qu'on n'a pas su oser étiqueter et exploiter soi-même. Voilà ce que, très souvent, on appelle un enseignement routinier et livresque.

L'immense mérite de l'ouvrage de R. Maruéjol c'est d'avoir fondu intimement les deux plans, général et local, mieux et comme le veut la discipline historique d'aujourd'hui, d'avoir induit l'histoire générale à partir des données locales. On pourrait en citer bien des exemples. Ainsi, est-il sujet plus abstrait, et plus rebutant pour l'élève, que la genèse de la féodalité ou la naissance du pouvoir temporel de l'Eglise ? Non seulement ces deux mouvements, qui sont peut-être les ressorts les plus puissants de l'histoire médiévale, semblent ici naître du sol gardois, en terre familière pour l'enfant, mais leurs interférences et, finalement, ce qu'il faut bien appeler « la féodalisation de l'Eglise » nous apparaissent avec une merveilleuse clarté dans les deux exemples, ô combien prestigieux, de Psalmodi et de Saint-Gilles dont l'étonnant éclat est évoqué avec maîtrise. Et au passage, les enfants d'Uzès y apprendront aussi pourquoi la « tour de l'Evêque » dominait les autres dans leur ville.

Ou bien veut-on comprendre l'architecture militaire, le pourquoi des merlons et des mâchicoulis, la différence entre une échauquette et une bretèche ? Ces termes techniques, qui dansent la sarabande dans la tête de nos élèves, s'ordonnent ici sagement, s'imbriquent en une rigoureuse logique dans la description « fonctionnelle » qui nous est faite des remparts d'Aigues-Mortes.

Quittant l'art militaire pour l'art tout court, comment passe-t-on du romain au roman, de la voûte en berceau à la voûte d'arêtes puis à la croisée d'ogives ? Photographies à l'appui, nous suivons le lent progrès des techniques architecturales que nuance parfois le matériau utilisé, granite au Nord, calcaire au Sud, et qui vont proposer aux

« grands imagiers » les deux terrains nouveaux où leur art va atteindre bientôt une rare perfection : le vitrail, lié à des fenêtres qu'on ne craint plus de percer, de plus en plus grandes dans des murailles désormais libérées, au profit des piliers, de leurs obligations portantes ; le jeu de plus en plus savant des archivoltas et voussures, des linteaux et tympans qui proposent aux sculpteurs, dès le portail, des plans multiples à illustrer en une somptueuse couverture pour le beau livre d'images qu'est devenu, selon Emile Male, l'édifice religieux. Par la magie du familier, car toute la démonstration repose sur des modèles locaux, ces notions habituellement ardues s'humanisent, s'offrent à nous, domestiquées, dans la fluidité d'un exposé qui sait faire oublier qu'il est savant.

Dernier exemple, enfin, de cette précieuse concrétisation de l'histoire générale, qui est en même temps une localisation de l'histoire nationale, le mouvement d'émancipation communale avec les chartes qui en sont l'aboutissement : c'est un véritable chapitre d'histoire des institutions qui révèle comment, sous quelles nécessités, les seigneurs temporels ont été conduits à accorder les franchises aux communautés les plus riches ou les mieux organisées. Mais un chapitre qui, pour être de portée générale, ne nous éloigne pas de notre région et nous fait vivre la réalité — ou les bizarreries — d'une charte par les deux exemples concrets de Beaucaire et de Génolhac.

Chemin faisant, en même temps que l'auteur retisse l'histoire nationale à partir des matériaux locaux en un va-et-vient qui est si naturel et si permanent qu'il n'apparaît jamais, la connaissance du milieu s'approfondit. Le Nimois verra reprendre vie les noms bien familiers — mais pourtant mystérieux — de Raymond Marc, de Bernard Aton, de la princesse Dhuoda. Le Gardois apprendra que sa région comptait des ports fluviaux importants, non seulement Beaucaire et Saint-Gilles que les grands travaux à entreprendre prochainement vont probablement rappeler à une activité qui

fut éclatante, mais plus modestement Comps, au confluent du Rhône et du Gard, et Montfrin sur le Gardon lui-même. Et le Languedocien, s'il se voit confirmer que c'est en langue d'oc que les troubadours ont fondé la brillante culture de sa province, s'étonnera peut-être à la nouvelle que l'un des tout premiers textes publiés en langue d'oïl — l'ancêtre du français — fut précisément, au XII^e siècle, « le charroi de Nîmes ».

La solidité de l'information, la maîtrise dans l'argumentation sont servies par une langue claire, précise, sans pédantisme mais non sans élégance ni sans lyrisme. René Maruéjol est tout aussi à l'aise pour évoquer le trafic de l'antique voie romaine que pour reconstituer la cour fastueuse des abbés de Saint-Gilles, pour dénouer les fils complexes de la féodalité que pour nous entraîner dans les hypothèses toujours aussi ouvertes sur les origines de l'art rupestre. Son vocabulaire technique est riche, exact, sans jamais verser dans l'ésotérisme. Et sa phrase sait avec souplesse galoper comme un char, gronder comme une bombarde ou analyser comme une charte.

Le lecteur verra peut-être mieux, au terme de cette présentation, pourquoi la réédition de cet ouvrage est le fait de l'Association départementale des Pupilles, pourquoi aussi c'est l'Inspecteur d'Académie qui le propose aux Gardois et plus particulièrement aux enseignants. Parce qu'il est l'œuvre d'un des nôtres, parce qu'il est un moyen de culture locale de première valeur, parce qu'il est un outil pédagogique des plus précieux, le travail de René Maruéjol a sa place dans toutes les bibliothèques, dans toutes les classes. Et complète est notre satisfaction de savoir que les profits de cette réédition vont aller aux Pupilles de l'Enseignement public, permettant à cette association de faire un peu plus, un peu mieux en faveur de notre école, dans le sens voulu par nos généreux devanciers.

Y. DOUMERGUE,
Inspecteur d'Académie.

« grands imagiers » les deux terrains nouveaux où leur art va atteindre bientôt une rare perfection : le vitrail, lié à des fenêtres qu'on ne craint plus de percer, de plus en plus grandes dans des murailles désormais libérées, au profit des piliers, de leurs obligations portantes ; le jeu de plus en plus savant des archivoltas et voussures, des linteaux et tympans qui proposent aux sculpteurs, dès le portail, des plans multiples à illustrer en une somptueuse couverture pour le beau livre d'images qu'est devenu, selon Emile Male, l'édifice religieux. Par la magie du familier, car toute la démonstration repose sur des modèles locaux, ces notions habituellement ardues s'humanisent, s'offrent à nous, domestiquées, dans la fluidité d'un exposé qui sait faire oublier qu'il est savant.

Dernier exemple, enfin, de cette précieuse concrétisation de l'histoire générale, qui est en même temps une localisation de l'histoire nationale, le mouvement d'émancipation communale avec les chartes qui en sont l'aboutissement : c'est un véritable chapitre d'histoire des institutions qui révèle comment, sous quelles nécessités, les seigneurs temporels ont été conduits à accorder les franchises aux communautés les plus riches ou les mieux organisées. Mais un chapitre qui, pour être de portée générale, ne nous éloigne pas de notre région et nous fait vivre la réalité — ou les bizarreries — d'une charte par les deux exemples concrets de Beaucaire et de Génolhac.

Chemin faisant, en même temps que l'auteur retisse l'histoire nationale à partir des matériaux locaux en un va-et-vient qui est si naturel et si permanent qu'il n'apparaît jamais, la connaissance du milieu s'approfondit. Le Nîmois verra reprendre vie les noms bien familiers — mais pourtant mystérieux — de Raymond Marc, de Bernard Aton, de la princesse Dhuoda. Le Gardois apprendra que sa région comptait des ports fluviaux importants, non seulement Beaucaire et Saint-Gilles que les grands travaux à entreprendre prochainement vont probablement rappeler à une activité qui

fut éclatante, mais plus modestement Comps, au confluent du Rhône et du Gard, et Montfrin sur le Gardon lui-même. Et le Languedocien, s'il se voit confirmer que c'est en langue d'oc que les troubadours ont fondé la brillante culture de sa province, s'étonnera peut-être à la nouvelle que l'un des tout premiers textes publiés en langue d'oïl — l'ancêtre du français — fut précisément, au XII^e siècle, « le charroi de Nîmes ».

La solidité de l'information, la maîtrise dans l'argumentation sont servies par une langue claire, précise, sans pédantisme mais non sans élégance ni sans lyrisme. René Maruéjol est tout aussi à l'aise pour évoquer le trafic de l'antique voie romaine que pour reconstituer la cour fastueuse des abbés de Saint-Gilles, pour dénouer les fils complexes de la féodalité que pour nous entraîner dans les hypothèses toujours aussi ouvertes sur les origines de l'art rupestre. Son vocabulaire technique est riche, exact, sans jamais verser dans l'ésotérisme. Et sa phrase sait avec souplesse galoper comme un char, gronder comme une bombarde ou analyser comme une charte.

Le lecteur verra peut-être mieux, au terme de cette présentation, pourquoi la réédition de cet ouvrage est le fait de l'Association départementale des Pupilles, pourquoi aussi c'est l'Inspecteur d'Académie qui le propose aux Gardois et plus particulièrement aux enseignants. Parce qu'il est l'œuvre d'un des nôtres, parce qu'il est un moyen de culture locale de première valeur, parce qu'il est un outil pédagogique des plus précieux, le travail de René Maruéjol a sa place dans toutes les bibliothèques, dans toutes les classes. Et complète est notre satisfaction de savoir que les profits de cette réédition vont aller aux Pupilles de l'Enseignement public, permettant à cette association de faire un peu plus, un peu mieux en faveur de notre école, dans le sens voulu par nos généreux devanciers.

Y. DOUMERGUE,
Inspecteur d'Académie.

INTRODUCTION

La mise au point du premier fascicule a été pour moi l'occasion de rendre hommage à la mémoire de R. Maruéjol, mon compatriote. Si le texte est modifié, l'esprit reste le même. Ces pages s'adressent surtout à nos collègues de l'enseignement et à leurs élèves. Dans la mesure du possible, j'ai évité l'emploi de termes trop techniques dont les écrits des spécialistes fourmillent. Pour leur intelligence, on trouvera dans l'orientation bibliographique des ouvrages généraux simples, pourvus de lexiques.

Plus de trente années se sont écoulées de la parution de la première édition à celle-ci. Entre-temps l'Archéologie, science d'amateurs auxquels R. Maruéjol faisait référence, est devenue science officielle. La première édition coïncidait, en effet, en période de guerre, avec l'organisation d'un embryon de contrôle par l'Etat français de la recherche archéologique dont la hiérarchie et les règles se sont perfectionnées depuis. Placée sous l'autorité de deux directeurs de circonscription — l'un pour la Préhistoire, l'autre pour l'Archéologie classique — et de leurs délégués départementaux, elle veille à l'usage d'une méthode de fouilles, à l'exploitation scientifique des documents recueillis et, par voie de conséquence, à la sauvegarde de ce qui fait partie du patrimoine régional. Le Gard dépend des directeurs du Languedoc méditerranéen-Roussillon dont le ressort est calqué sur celui de l'Université de Montpellier.

Selon une tradition dont la valeur culturelle ne se dément pas, les musées avec des séries d'objets préhistoriques sont des instruments pédagogiques mis à la portée de tous, jeunes ou adultes, chercheurs, enseignants ou curieux. Ils sont ouverts aux chefs-lieux (Nîmes, Alès, Le Vigan) et en d'autres centres tels que Beaucaire, Bagnols, Nages, par exemple.

Il existe d'autre part des dépôts de fouilles, de création récente, concentrant les dernières trouvailles officielles, qui ne sont pas conçus pour le public.

La prise en charge des recherches archéologiques par la communauté impliquerait logiquement, semble-t-il, un effort de préservation assidu. Il y a, en réalité, de tristes exemples gardois de gisements classés, exposés au vandalisme. Quand R. Maruéjol rédigeait sa brochure, des lycéens nîmois venaient de découvrir une galerie d'art paléolithique dans la baume Latrone, unique en Europe. Après quelques tentatives de protection éphémères, aucune mesure visible ne paraît avoir été appliquée depuis très longtemps, malgré les signaux d'alarme répétés de la presse régionale et parisienne. Les peintures de la grotte Bayol, toutes grilles ouvertes, ont subi un sort analogue.

S'il est vrai, comme le déclarait A. Leroi-Gourhan, du Collège de France, que « la protection des cavernes est aussi importante que la protection des manuscrits dans les archives », on pourrait en dire autant des monuments mégalithiques et des humbles objets mobiliers exhumés au cours des labours agricoles ou des travaux d'utilité publique. Le problème est grave et les responsabilités sont multiples à notre époque de civilisation des loisirs. On parlait de milieu, on parle aujourd'hui d'environnement à préserver.

Pour tenter de mettre fin à ces ravages ou de les atténuer, il y aurait dans notre domaine d'enseignants une œuvre de longue haleine à entreprendre en s'efforçant inlassablement d'inculquer aux jeunes générations le respect à la fois des choses de la nature et des vestiges des civilisations disparues.

Il m'est arrivé de dire à mes étudiants que la Préhistoire devrait être écrite au conditionnel. Ce n'était pas une boutade, car les hypothèses, en la matière, évoluent très vite, au gré des découvertes et des interprétations qu'elles suggèrent. Aussi fragiles soient-elles, elles méritaient d'être exposées, compte tenu des données actuelles.

Camille HUGUES.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Les directeurs de la circonscription du Languedoc méditerranéen-Roussillon publient périodiquement dans Gallia, revue du C.N.R.S., outre le compte rendu de leurs travaux personnels, des résumés de rapports qui leur ont été fournis par leurs collaborateurs ou par des chercheurs agréés.

- M. Brézillon : Dictionnaire de la Préhistoire, Paris, Larousse, 1969.
- L.R. Nougier : L'économie préhistorique, Que sais-je ?, P.U.F., 1970.
- F. Bordes : Le Paléolithique dans le monde, Paris, Hachette, 1968 .
- J.-P. Millotte : Précis de Protohistoire européenne, Paris, Colin, 1970.
- Ph. Wolff : Histoire du Languedoc (chap. I par L.-R. Nougier ; chap. II par H. Gallet de Santerre), Toulouse, Privat, 1967.
- C. Hugues : Les étapes de l'Archéologie préhistorique dans le Languedoc oriental, Bull. Ecole Antiqua de Nîmes, 1966, p. 51.
- H. de Lumley-Woodyear : Le Paléolithique inférieur et moyen du Midi méditerranéen dans son cadre géologique, T. II, C.N.R.S., 1972.
- E. Drouot : L'art paléolithique de la baume Latrone, Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie, 1953, p. II.
- E. Drouot, J. Combier, P. Huchard : Les grottes solutréennes à gravures pariétales du canyon inférieur de l'Ardèche, Mém. Soc. Préhistorique Française, T. 5, 1958, p. 61.
- E. Drouot : Les peintures de la grotte Bayol à Collias (Gard) et l'art pariétal en Languedoc méditerranéen, Bull. Soc. Préhistorique Française, 1953, p. 392.
- J. Audibert : La civilisation chalcolithique du Languedoc oriental, Institut international d'Etudes ligures, Bordighera-Montpellier, 1962.
- C. Hugues : Les plus récentes découvertes de statues-menhirs dans le Gard, Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Congrès de Nîmes, 1965, p. 21.
- J.-L. Roudil : L'âge du bronze en Languedoc oriental, Paris, 1972.
- M. Louis, O. et J. Taffanel : Le premier âge du fer languedocien, 3 vol. Bordighera-Montpellier, 1955 à 1960.
- F. Benoît : Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule, Aix-en-Provence, 1965.
- A. Robert : Les oppida du Gard, Celticum XII, 1965, p. 207.
- A. Robert : La religion domestique chez les Volques Arécomiques, Celticum XVIII, 1969, p. 285.
- M. Aliger : Nages (Gard), des origines à la fin de l'ère antique, Celticum XVI, 1967, p. I.

PREMIÈRE PARTIE

PÉRIODES PRÉHISTORIQUE
ET PROTOHISTORIQUE

I

PÉRIODES PRÉHISTORIQUE ET PROTOHISTORIQUE

Le Gard a le privilège d'être parmi les départements où la Préhistoire prit naissance au début du XIX^e siècle. En 1828, les fouilles d'un géologue de Sommières, Emilien Dumas, dans les grottes de Pondres et de Souvignargues, parurent confirmer la théorie de la coexistence d'un homme primitif et d'animaux disparus. Depuis un siècle et demi environ, les travaux des préhistoriens locaux ont jeté quelque lumière sur les ténèbres qui enveloppaient les origines du peuplement jusqu'aux premiers textes historiques.

Pierre Deffontaines écrivait : « Le milieu physique a dominé la condition humaine plus fortement que de nos jours. » En effet, à tous les âges de la Préhistoire, les lieux d'attraction ont été, d'une part les gisements de matières premières (galets roulés en roches cristallines, rognons et plaques de silex), d'autre part les grottes et les abris naturels du calcaire. Cependant, ni la montagne schisteuse et granitique, ni la région basse aux alluvions fines n'ont été complètement délaissées, ainsi qu'on l'a cru longtemps.

II

MILIEU PHYSIQUE ET HUMANITÉ PRIMITIVE

Le cadre chronologique de notre étude sera celui que l'on admet traditionnellement pour les glaciations alpines quaternaires dont la durée se chiffre en dizaines de milliers d'années, marquées par l'alternance de périodes froides — tantôt sèches, tantôt humides — et de périodes tempérées, c'est-à-dire les phases d'avancées des glaciers et celles de retraits, appelées interglaciaires, avec, à l'intérieur d'une même grande phase glaciaire, des interstades correspondant à un réchauffement momentané du climat.

Si rien ne rappelle, en Cévennes, les reliefs glaciaires alpins, en revanche les traces périglaciaires sont largement représentées : effets du froid (cryergie), effets du vent ou éoliens. Les témoins d'un froid intense et prolongé n'y manquent pas : inselberge ou rochers isolés,

en forme de tours ou de pinacles, dus au gel (Lingas, Saint-Guiral) ; niches de nivation résultant de l'action érosive de la neige (entre le col du Pas et Aire-de-Côte, dans l'Aigoual) ; coulées de blocailles dans les grès des environs de Camprieu ; chaos du Suquet provoqués par l'intervention dissolvante de l'eau associée à la désagrégation par le gel.

Ces agents ne donnent pas un vrai relief, mais seulement un modelé qui peut s'étendre au bas-pays où, à côté du transport par les eaux courantes et de la formation des glacis et des terrasses alluviales, les phénomènes éoliens et de gélivation tiennent une grande place : galets à facettes usés sous un climat sec par un vent de sable autour de Saint-Laurent-des-Arbres et sur la Costière ; loess aux fines particules accumulées par le vent

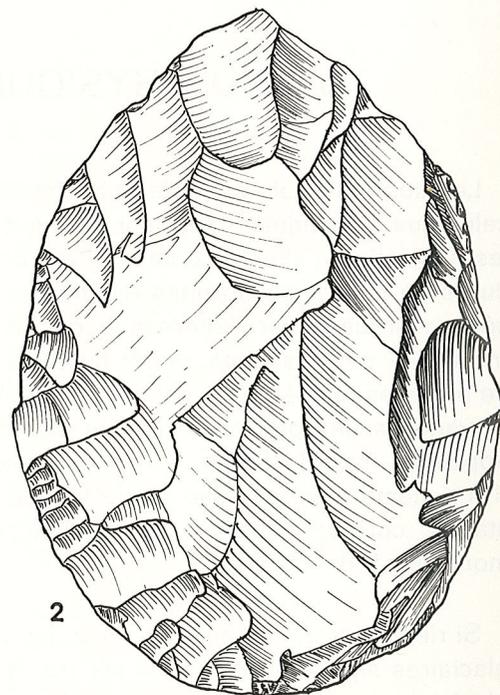
aux abords du confluent de l'Ardèche, à Collias et sur la Costière ; cailloutis désagrégés puis entraînés vers les bas-fonds, notamment au pied des garrigues, par une succession de gels et de dégels (solifluxion).

Les paroxysmes du froid coïncidaient, en gros, avec des régressions marines. Par suite de l'abaissement à plusieurs dizaines de mètres du niveau de la Méditerranée, conséquence de la fixation d'une partie des eaux du globe en d'énormes calottes glaciaires sur les contrées septentrionales et les hauts reliefs européens, le rivage s'est trouvé reporté vers le large, laissant à l'homme une zone de par-

cours plus étendue que la plaine maritime actuelle.

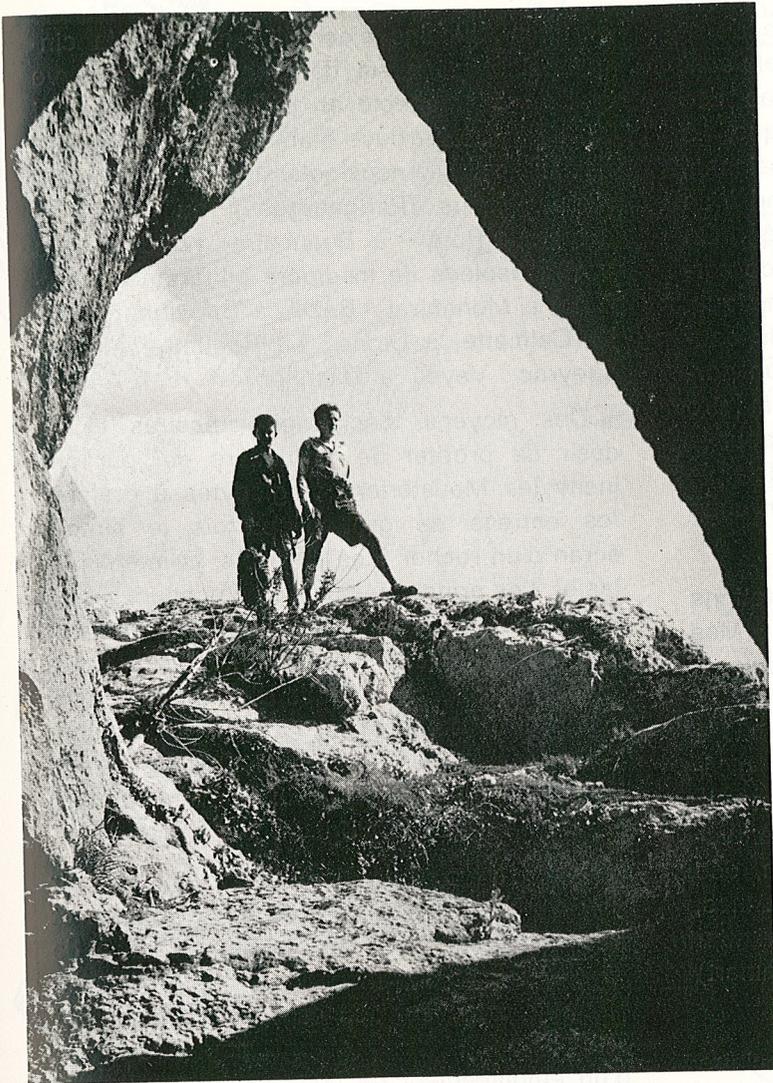
Enfin, il est probable que les mouvements de l'écorce terrestre (affaissements, soulèvements) ont contribué à rétrécir ou à élargir la frange littorale du golfe du Lion, rendant plus compliquée encore l'histoire géologique du rivage gardois.

Aussi loin que nous pouvons remonter, l'aventure humaine commence chez nous dès le Paléolithique ancien, antérieurement à 200.000 ans avant J.-C., au cours de la seconde des quatre grandes glaciations admises (Günz, Mindel, Riss, Würm). Les Préhominiens contemporains — car ils ne sont pas encore nos semblables —, très clairsemés, n'ont laissé que de rares témoins de leur passage, sous forme de galets de roches cristallines aménagés en outils rudimentaires par l'enlèvement de quelques éclats à coups de percuteur en pierre pour obtenir une arête coupante (bois des Orgnes, à Montfrin ; Candouillères, à Saint-Maurice-de-Cazevieille).

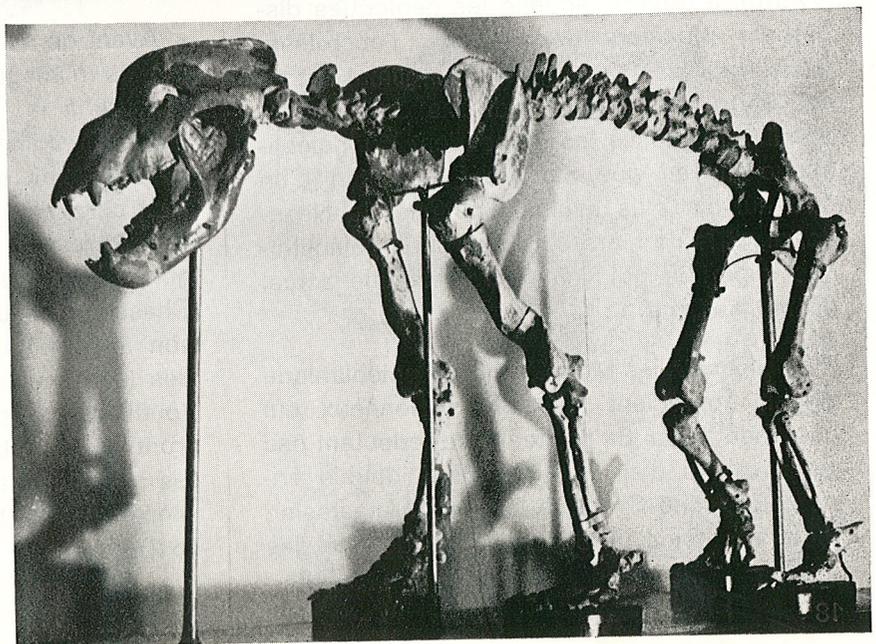


A. — Bifaces en silex du Paléolithique ancien réduits de 25 % : 1. Plo de la Fage (St-Roman-de-Codières) ; 2. Cros de Peyrolles (Rivières et Allègre).

Dessins Hugues



1. — Entrée supérieure de la baume Latrone (Ste-Anastasie).
(Photo Hugues)



2. — Squelette d'ours des cavernes.
Musée d'Histoire naturelle de Nîmes
(Photo Nicolas)

A partir de l'intervalle entre la seconde et la troisième glaciation, des abris naturels sont fréquentés à proximité du Gard (Mas des Caves, à Lunel-Viel ; Mattecarlinque, à Orgnac-l'Aven). En pleine période rissienne, l'outillage en pierre de l'Acheuléen tend à se diversifier (bifaces, hachereaux, éclats). On décèle déjà dans le profil harmonieux de certains bifaces un sens réel de l'esthétique. Dans la fabrication des éclats à bords coupants, la technique levalloisienne est un perfectionnement notable ; elle consiste à faire subir au noyau de silex un épannelage pour le débarrasser de sa gangue et pour modeler le dos de l'éclat avant de le détacher d'un coup de percuteur.

Dans le bassin de la Cèze, trois stations de plein air remontent à cette époque : Mas Signargues à Saint-Privat-de-Champclos ; Cros de Peyrolles, à cheval sur Rivières-de-Theyrargues et Allègre ; Fontarèches. Elles sont établies à proximité immédiate de gisements de quartzite et de silex. Cependant, le biface du Plo de La Fage (Saint-Roman-de-Codières) prouve que, dès l'Acheuléen, des Préhominiens avaient abordé les Cévennes, tandis que d'autres hantaient le revers oriental du bois des Lens (biface de Saint-Mamert) (dessin A).

Avec la quatrième période glaciaire (Würm), à travers laquelle les géologues discernent plusieurs subdivisions, l'accroissement progressif des rigueurs du climat entraîne l'aggravation des conditions de vie. Ses premières phases correspondent au paléolithique moyen que marque l'apparition d'un être humain plus évolué, l'homme de Néandertal, et la dernière correspond au paléolithique supérieur qui voit naître l'homme actuel (**Homo sapiens**).

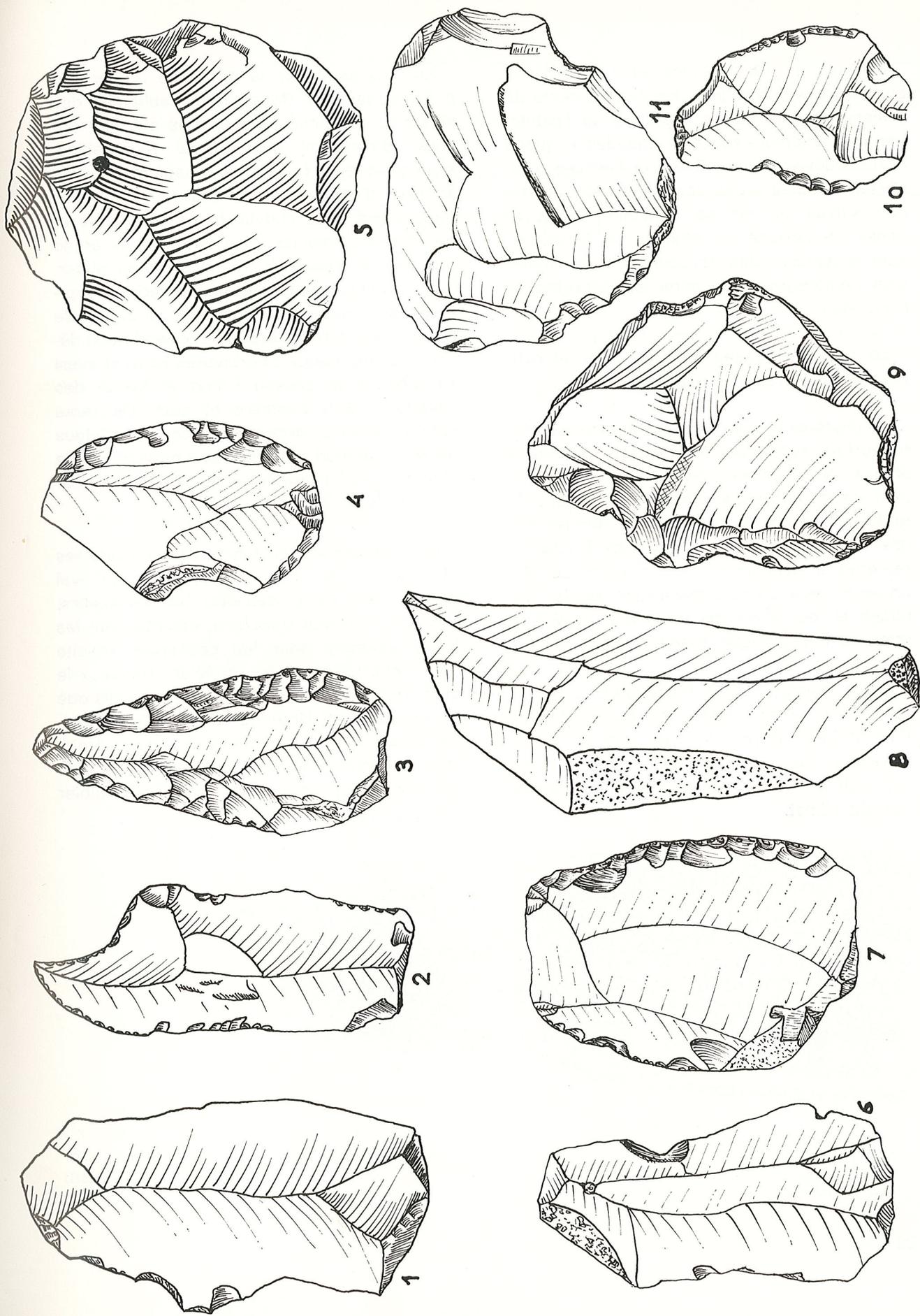
En plein air, les Moustériens du paléolithique moyen apprécient les sols sablonneux qui absorbent l'eau. En grotte, ils ne redoutent pas les courants d'air des tunnels à double entrée (Esquicho-Grapaou, à Sainte-Anastasie ; Saint-Vérédème, à Sanilhac). La densité des

groupes humains s'accroît ; grâce à la cinquantaine qui a été dénombrée, on observe qu'ils ont prospecté en détail le territoire, si bien qu'on les trouve établis sur de modestes lambeaux sablonneux couvrant un coin de garigue calcaire (Parignargues), au pied d'un surplomb (Ioton, à Beaucaire) ou dans des cavités isolées de médiocre importance (Verrierie, à Montmirat ; Bézal, à Souvignargues ; La Calmette, à Dions ; La Roquette, à Conqueyrac ; Vayer, à Castillon).

Des moyens d'éclairage précaires et le désir de profiter de la lumière du jour ont incité les Moustériens troglodytes à préférer les entrées de grottes, parfois le simple écran d'un rocher (Les Charlots, Sainte-Anastasie). Les principales gorges des cours d'eau, la Cèze et, surtout, le Gardon entre Dions et Remoulins, constituent de véritables couloirs de vie, aux parois criblées d'ouvertures, dont les habitats souterrains ont retenu les populations en quête d'un toit contre les intempéries et d'un refuge profond à température constante en saison rigoureuse (photo 1).

Quoique les aires d'occupation en plein air soient plus diffuses que dans les grottes et ne présentent pas les mêmes résidus de foyers, la concentration des outils et des déchets de taille sur des espaces délimités est l'indice d'un séjour prolongé, peut-être même d'un emplacement de hutte.

Avant de s'abriter, il fallait se nourrir. Il est permis d'imaginer que le Préhominiens avait recours à la fois aux espèces végétales et animales comestibles du milieu environnant qu'il récoltait ou capturait. Son genre de vie était celui d'un ramasseur, d'un collecteur de nourriture à la manière des primitifs actuels, qui cueillait des fruits, déterrait des racines. Chasseur démuné d'armes efficaces, bien que son artisanat comportât, à n'en pas douter, des instruments en bois et en os, à côté de l'outillage en pierre, il évitait d'attaquer de front le gros gibier et se rabattait au début sur les petits animaux, achevant à l'occasion une pièce de belle taille, blessée ou malade (photo 2).



B. — Outils en silex du Paléolithique moyen : 1 à 5, Rouziganet (La Capelle-Masmolène) ; 6 et 7, Mas de Comte (Gajan) ; 8 à 11, grotte de la Verrerie à Macassargues (Montmirat).

Dessins Hugues

Certes, la grande faune était abondante. Elle se transformait avec les changements de climat, marqués par la migration ou l'extinction de certaines espèces « chaudes », quand le froid devenait intolérable, et l'arrivée d'espèces « froides » plus résistantes. La végétation suivait un rythme parallèle, variée et dense en période de chaleur et d'humidité, apte à assurer des ressources alimentaires plus nombreuses que dans les périodes de froid sec.

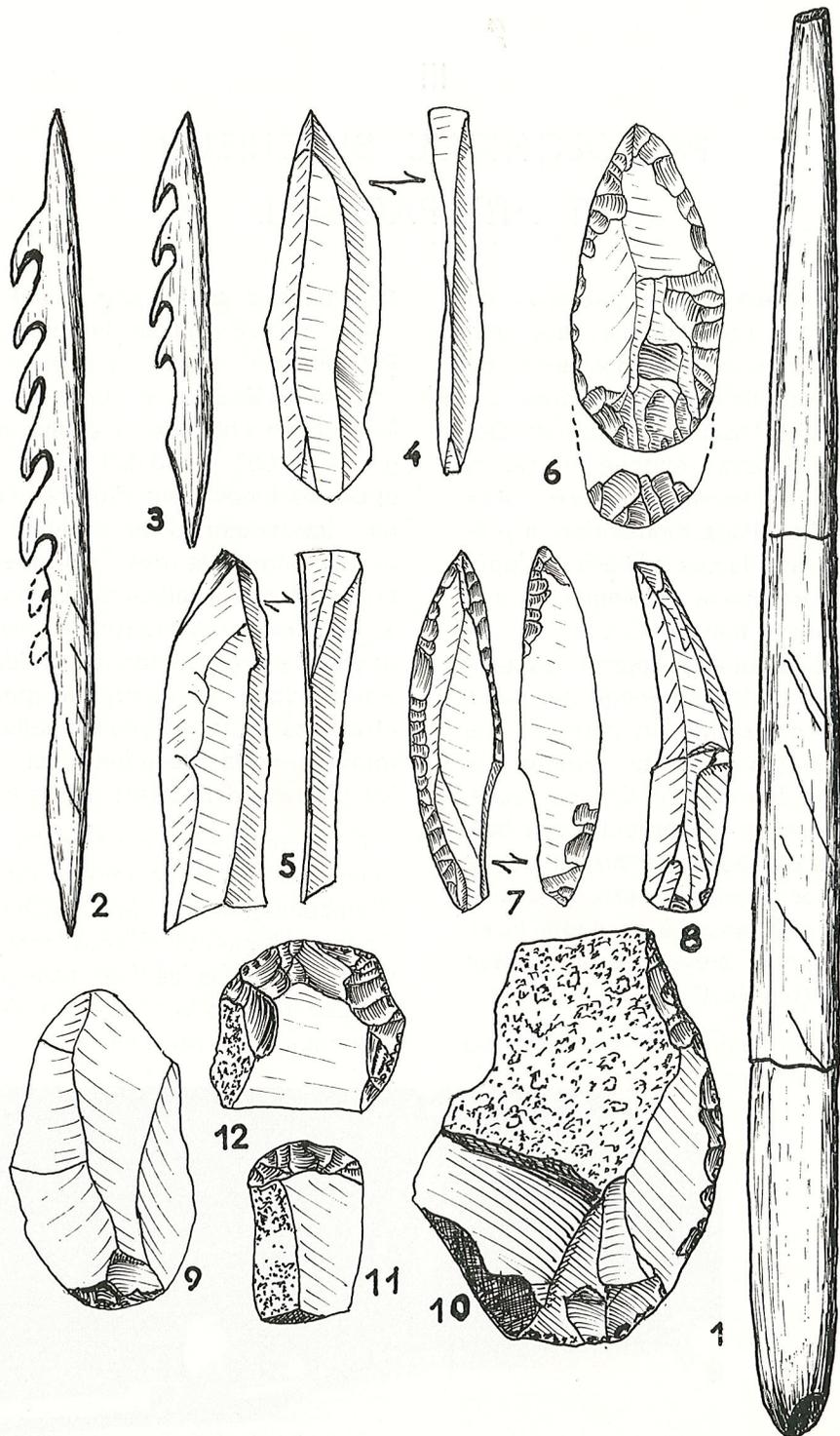
Le paysage passait ainsi de la forêt exubérante à la prairie et à la steppe.

Le gigantesque éléphant méridional exhumé à Durfort symbolise les grands herbivores éteints des époques chaudes, tandis que le mammoth à longue toison, gravé dans la grotte Chabot à Aiguèze, est le dernier des grands pachydermes des époques froides. Il resterait à découvrir dans le Gard un site archéologique où se trouveraient réunis l'outillage et les reliefs de repas des préhistoriques du Paléolithique ancien.

Deux exemples nous renseignent à la fois sur l'alimentation carnée des troglodytes du Paléolithique moyen, sur les progrès de la chasse et sur les changements de la faune qui s'offrait à eux, conséquence de l'évolution du climat.

Les occupants de la grotte de la Verrerie à Macassargues (Montmirat) débitaient des éclats de silex minces et acérés qui, emmanchés, devenaient des armes redoutables. Autour de leurs foyers, ils consommaient des animaux d'espèces tempérées sauvages, surtout le cerf et le cheval, hôtes des forêts et des prairies voisines, plus rarement du grand bœuf et du chevreuil. Parmi le menu gibier, nous reconnaissons des os de lapin, de pigeon, de perdrix et même une carapace de tortue. Les carnassiers qui vivaient aux dépens des troupeaux d'herbivores figurent aussi au tableau de chasse : lion et hyène des cavernes, lynx, panthère et loup. De rares débris humains proviennent soit d'individus décédés de mort naturelle, soit de victimes de l'homme de Néandertal, suspect de cannibalisme (dessin B).

Un changement profond apparaît chez les Moustériens de l'Esquicho-Grapaou, en aval de Russan. Avec habileté, les chasseurs, munis d'un racloir tranchant, désarticulent les bêtes abattues pour les décharner ensuite avec soin. Le gel délite en éclats anguleux le calcaire dur des parois de la grotte, tandis que le vent refoule à l'intérieur le sable du Gardon. Le cheval et le loup ont su s'adapter au froid, mais le renne, caractéristique des forêts claires et des steppes glacées, constitue le gibier de tous les jours.



C. — Outillage en os et en silex du Paléolithique supérieur (abri de la Salpêtrière du Pont du Gard, Remoulins) : 1, sagaie ; 2 et 3, harpons à un rang de barbelures ; 4 et 5, burins ; 6 pointe à face plane ; 7, pointe à cran ; 8 et 9, lamelle et éclat coupants ; 10, racloir ; 11 et 12, grattoirs convexes.

Dessins Hugues



4. — Gravures de la grotte Chabot (Aiguèze), à droite de l'entrée. Au registre supérieur, un cervidé couché, les pattes sous le ventre, et un bovidé debout ; les autres traits se rapportent à des quadrupèdes difficiles à identifier. Au registre inférieur, peu visibles, des mammouths.

(Photo Hugues)



Grotte Chabot
(Décalque Hugues)

et de peintres. Mobilier ou pariétal, l'art est essentiellement animalier chez ces tribus de grands chasseurs, observateurs attentifs des bêtes dont dépendait leur subsistance quotidienne. Cependant, aussi bien sur les os et les galets gravés des foyers que sur les murs des galeries souterraines, nous déchiffrons des signes dont la distribution et le sens nous échappent.

A la grotte Bayol (Collias), la décoration murale débute dès le porche avec un bouquetin et se poursuit en profondeur. Nous ignorons les raisons qui ont amené à graver les mammouths velus, les cervidés et les bovidés de la grotte Chabot à la lumière du jour (photo 4), tandis que les artistes de la baume Latrone (Sainte-Anastasie) sont allés appliquer leurs mains volontairement enduites d'argile, peindre ou graver des mammouths stylisés, un lion des cavernes, une antilope, un rhinocéros, des bovidés et des cervidés, sans parler d'innombrables tracés digitaux imprimés sur le plafond au calcaire pulvérulent d'un repaire d'ours, à plusieurs centaines de mètres de l'entrée (photos 5 et 6).

Ces œuvres s'inscrivent dans une province rhodanienne de l'art paléolithique occidental dont les principaux foyers français se situent en Périgord et dans les Pyrénées. Représentatives d'une époque qui couvre en réalité plusieurs millénaires, elles ne sont pas toutes contemporaines et elles appartiennent de toute évidence à des écoles différentes. Pour le chercheur, elles posent de délicats problèmes de signification et de chronologie. Isolées ou groupées dans certaines grottes auxquelles le nom de sanctuaire paraît convenir, elles



5. — Peintures de la baume Latrone (Ste-Anastasia), reproductions par M. Poncelet.
Musée d'Histoire Naturelle de Nîmes (Photo Nicolas)

6. — Mammouth à trompe repliée de la baume Latrone (Ste-Anastasia).

(Photo Hugues)



ont été gravées au burin ou peintes avec une gamme de couleurs minérales assez limitée (noir, rouge, ocre, jaune). Parfois, un voile transparent de stalagmite est venu les fixer et leur conférer un cachet d'authenticité supplémentaire (baume d'Oullins, au Garn).

Tandis que les décors, dans l'art mobilier, sont conçus pour s'adapter à la forme de l'objet, ceux de l'art pariétal occuperaient, comme dans une église, une place déterminée. Les archéologues ont pris en considération le genre de vie des chasseurs paléolithiques ; par analogie avec les croyances des sociétés primitives actuelles qui font intervenir le sorcier, ils ont substitué très tôt à la doctrine de l'art pour l'art l'explication religieuse : d'abord totem, puis magie de la chasse et envoûtement du gibier, enfin, en dernière analyse, symboles et dualisme sexuels. Des animaux admirablement dessinés correspondraient alors à un principe mâle et d'autres à un principe femelle.

A mesure que les temps glaciaires sont sur leur déclin, des industries d'origine méditerranéenne (Romanellien) interfèrent dans le Gard avec les industries classiques des pays aquitains (Périgordien, Aurignacien, Solutréen, Magdalénien) et prennent des caractères locaux (Salpêtrien). Refoulé par l'adoucissement du climat, le rhinocéros laineux disparaît, le mammoth et le renne, animaux de plaine, battent en retraite vers les contrées nordiques, le bouquetin se retire le dernier dans les hautes montagnes. Progressivement, le cerf les remplace dans un paysage de prairies et de forêts tempérées. Le grand art réaliste de l'âge du renne se prolonge dans un symbolisme médiocre fait de bandes, de ta-

ches et de points rougeâtres peints sur des galets.

Le Mésolithique, entre le Paléolithique qu'il continue et le Néolithique, est marqué à partir du 10^e millénaire par l'arrivée de peuplades nouvelles qui bénéficient d'un milieu moins rude (Azilien de la baume d'Oullins et de la Salpêtrière du Pont-du-Gard). Elles vivent encore de ramassage et de chasse mais les tribus qui fréquentent le bord des rivières pratiquent la pêche en eau douce. Les habitants saisonniers de l'abri sous roche de Montclus collectent, dans la Cèze, des coquillages bivalves (anodontes, unios) et prennent du poisson avec des silex aux dimensions réduites, enchâssés dans le fût de harpons d'os ou de bois. Ces groupes nomades de Sauveterriens et de Castelnoviens n'accordent à la chasse du cerf et du sanglier qu'une place secondaire. Entre deux inondations de la rivière, ils dressent leurs petites cabanes sous l'auvent rocheux, établissent des foyers pour faire la cuisine ou pour sécher le poisson et taillent des silex minuscules, les microlithes. D'autres s'installent à l'écart des cours d'eau avec des modes d'activité différents (Tardenoisien).

Plusieurs millénaires ont été nécessaires à la forêt pour reconquérir les terres d'où la glaciation würmienne l'avait chassée. Avant l'étalement d'un manteau végétal protecteur, le ruissellement des pluies torrentielles qui ont succédé à la neige a contribué à lessiver certaines vallées sèches des garrigues et leurs versants, les débarrassant des cailloutis délités par le froid jusqu'à la roche en place sur laquelle des nouveaux venus ont planté leurs huttes, de préférence sous un encorbellement (Vallorgue, à Saint-Quentin-la-Poterie).

IV

LA RÉVOLUTION NÉOLITHIQUE ET SES SUITES

Pour résumer les changements qui s'amorcent à partir du VII^e millénaire, l'expression « révolution néolithique » fait image, à condition d'admettre que cette révolution, qui devait transformer l'économie ancienne destructrice en économie moderne productrice, fut malgré tout longue et progressive.

Héritiers d'un très long passé, les Néolithiques gardois avaient à leur disposition tous les procédés de taille et de retouche du silex inventés par leurs prédécesseurs. Elevage, agriculture, façonnage et cuisson de la poterie, polissage des roches dures furent les éléments économiques et techniques nouveaux qui s'implantèrent progressivement ou simultanément, selon les cas, chez quelques précurseurs, tandis que des groupes s'attardaient dans un genre de vie mésolithique. Il y a lieu de penser que les autochtones bénéficièrent de découvertes dont ils ne furent pas les inventeurs ; elles leur furent transmises de l'extérieur par des hommes plus évolués, de qui ils apprirent à domestiquer les animaux, en particulier un mouton sauvage, à modeler de leurs mains et à durcir au feu des récipients en argile.

L'élevage a-t-il été chez nous la première conquête néolithique, ou bien une poterie originale marque-t-elle le début de l'ère nouvelle ? Le problème n'est pas résolu. Toutefois, c'est sur l'évolution de la céramique, plutôt que sur celle de l'outillage en pierre, que les archéologues se fondent pour discerner des courants civilisateurs et pour établir une chronologie entre le VII^e et le III^e millénaire

où apparaît le premier métal : importé en faible quantité sous forme de bijoux, d'armes et d'outils, ce cuivre, à côté de la masse considérable de silex taillés qu'on ne cesse de fabriquer, ne provoque pas de changement profond dans les genres de vie.

Une poussée démographique extraordinaire sera la conséquence de la découverte des méthodes pastorales et agricoles qui assurent à l'homme une subsistance, sans renoncer aux ressources éventuelles de la chasse devenue désormais un complément. Les lieux habités se compteront par centaines, à la fois en grottes — la moindre cavité abritant une famille — et en plein air. On reviendra très souvent aux sites occupés au Paléolithique moyen qui avaient été abandonnés aux époques suivantes. Il est possible que ce foisonnement apparent soit, pour une part, la conséquence d'une agriculture itinérante ; mais l'épaisseur de certains dépôts archéologiques témoigne d'une vie sédentaire et de séjours prolongés.

La conquête de la montagne est en cours avec comme base de départ, en direction des sommets, les cavernes des basses Cévennes qui n'ont jamais cessé d'être partiellement occupées, et les stations de plein air entre Saint-Hippolyte-du-Fort et Ganges, au pied des hauteurs des Cagnasses et de Banèle. Plusieurs trouvailles fortuites sur le schiste et le granit permettent de situer quelques habitats d'altitude au col de L'Homme Mort (1250 m), dans le Lingas, et à L'Hort-Dieu (1300 m), en balcon sur la pente sud de l'Ai-

goual. Le silex faisant défaut, on l'importait soit des lointaines régions sédimentaires du Languedoc méditerranéen, soit des Causses du Gard et de la Lozère qui étaient eux-mêmes colonisés.

Parallèlement, le peuplement néolithique, assez dense au contact de la garrigue nîmoise et de la plaine du Vistre, ainsi que sur les îlots de collines calcaires riverains du Rhône, s'étend à la Costière et, par la plaine maritime, gagne le cordon littoral. Les plus fortes densités se remarquent dans la zone des garrigues et des bassins (Vaunage, Uzège), coupée par les torrents cévenols, qui prend le Gard en écharpe du Sommiérois au bas Vivarais, parce que là se trouvent les grottes les plus nombreuses et les gisements naturels de silex de bonne qualité dont l'exploitation, à la fin de l'âge de la pierre, prendra un véritable caractère industriel (Salinelles, Collogues), pour donner lieu à des échanges.

La phase ancienne du Néolithique gardois, à la fin du VII^e millénaire, est caractérisée par une céramique imprimée d'aspect original, la poterie cardiale, surtout connue au voisinage des côtes de la Méditerranée occidentale. Son nom lui vient d'un bivalve marin, le cardium, employé comme instrument de décoration en imprimant le bord dentelé ou, plus rarement, le dos entier de la coquille, en répétant le geste de nombreuses fois sur le flanc du vase et sur les anses. Relevons que M. Escalon de Fonton, directeur de la circonscription, donne un sens érotique à ce décor.

De la brusque apparition de la poterie cardiale, on déduit l'arrivée de potiers étrangers, déjà maîtres d'une technique éprouvée ; mais on ne trouve guère dans l'outillage en silex que des lamelles, de menus silex géométriques, des flèches à tranchant transversal de tradition mésolithique. Les premières haches polies en pierre dure apparaissent. En usage dans les vallées de l'Ardèche, de la Cèze et du Gardon, la poterie cardiale a pénétré dans les basses Cévennes (Sumène, Saint-Hippolyte-du-Fort), preuve évidente de rela-

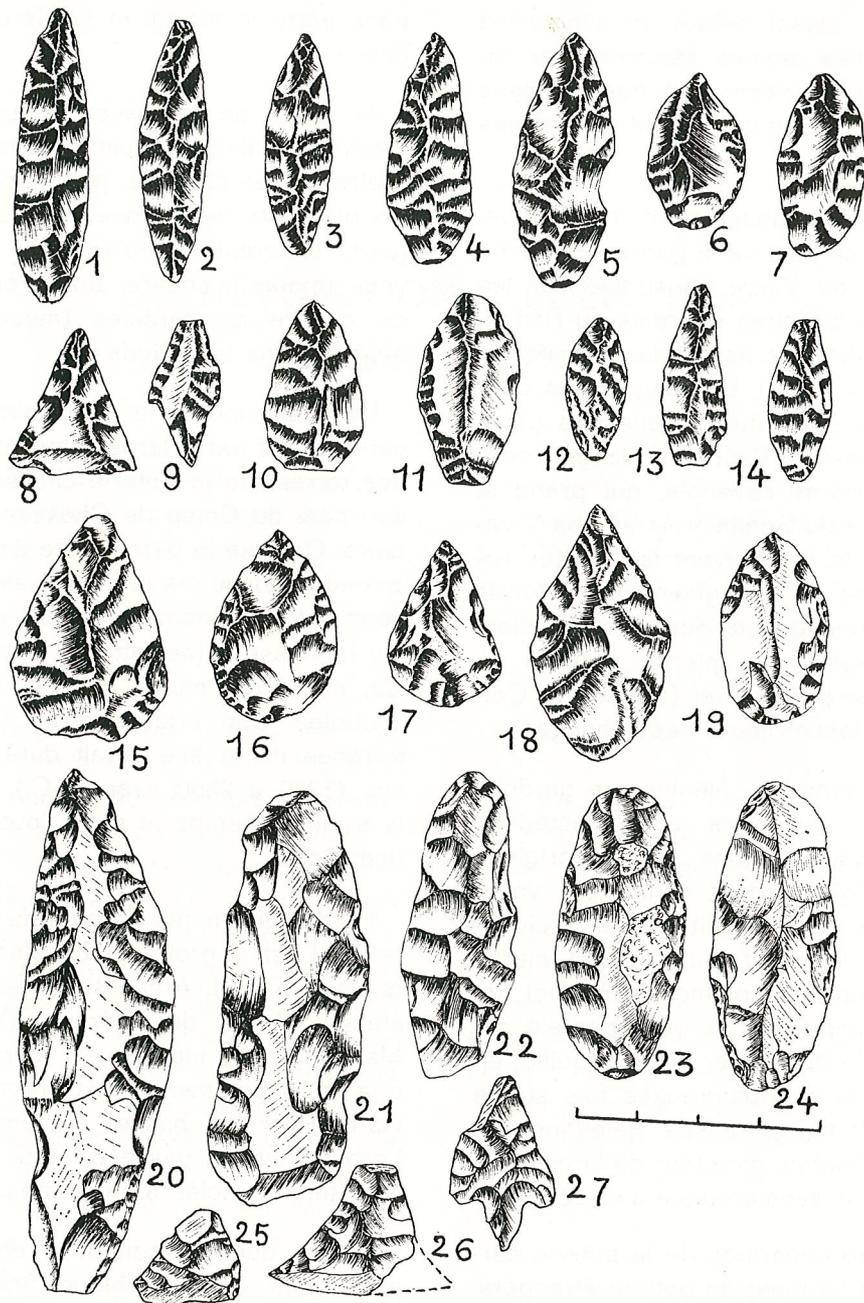
tions entre le littoral et l'arrière-pays montagneux.

Au point de vue économique, les modes d'activité étaient complexes. Etablis dans les grottes ou en plein air, peu nombreux encore, les pionniers néolithiques vivaient de chasse (cerf, chevreuil, sanglier), de pêche, d'élevage (mouton, chèvre, bœuf, porc) et même de culture de céréales (meules) lorsqu'on avance dans la période.

La phase moyenne du Néolithique gardois est marquée par la large extension, à l'intérieur des terres, de la poterie chasséenne qui tire son nom du Camp de Chassey en Saône-et-Loire. On note la persistance de vases à fond arrondi, comme les premiers, avec des motifs géométriques finement gravés, après cuisson, sur la vaisselle (assiettes à large bord, écuelles, marmites) munie d'anses à perforations multiples. Son origine serait toujours méditerranéenne et elle aurait duré environ mille ans (3300 à 2300 avant J.-C.). En revanche, la tradition l'emporte dans l'outillage en silex (lamelles).

Un des gisements majeurs du Chasséen méridional est la grotte de La Madeleine, explorée par le Dr J. Arnal, située en bordure des étangs côtiers de l'Hérault (Villeneuve-lès-Maguelonne) ; mais il est permis d'affirmer que le peuplement s'est intensifié dans le Gard. Pour les basses Cévennes, selon M. Lorblanchet, on passe de deux gisements du Néolithique ancien à onze habitats chasséens.

Tandis que les coutumes chasséennes se prolongent au Néolithique final, aussi bien dans la gravure de la poterie que dans le débitage des lamelles jusqu'à l'apparition du métal, d'autres outillages d'origine différente, sur éclats et sur plaques de silex de grand format, attribués à une tradition campignienne (Le Campigny, Seine-Maritime), surgissent parmi les peuplades auxquelles M. Louis avait donné le nom de « pasteurs des plateaux », mais dont les principales tailleries, grosses consommatrices de matière première, étaient



D. — Zinc : Pointes de flèche et pointes de javelot en silex
(Station des Crouzels, Fons-outre-Gardon) (Dessins Hugues)

implantées sur les dépôts de silex lacustre déjà cités (Salinelles, Collorgues).

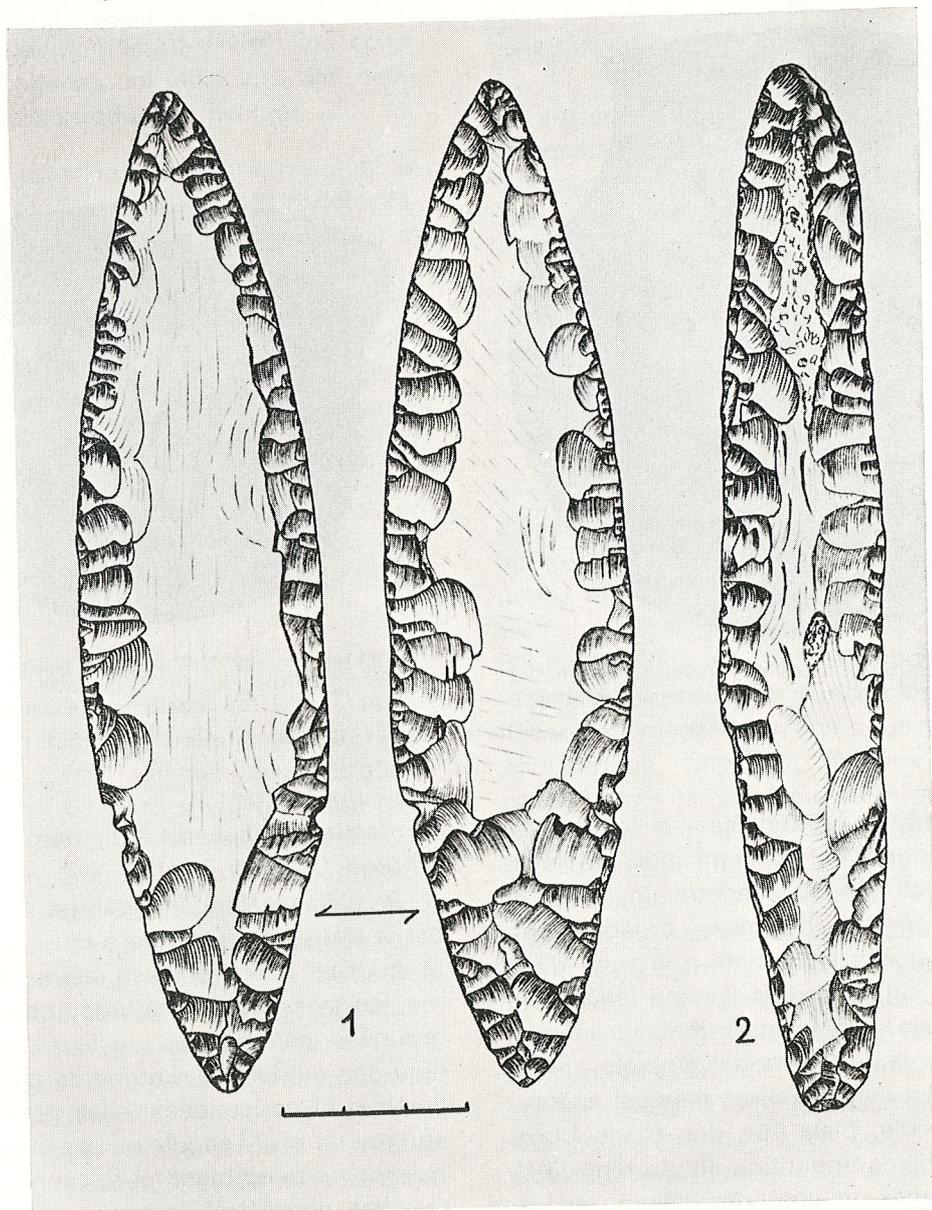
Dans ce milieu d'éleveurs de gros et de menu bétail et d'agriculteurs appliqués à tirer parti du sol de garrigues considérées aujourd'hui comme rebutantes par le paysan, la

poterie de Ferrières (Ferrières-les-Verreries, Hérault), nouvelle par son décor, apparaît. Quoique sa naissance soit antérieure à l'arrivée du métal, sa diffusion se poursuivra, dans le Gard, à l'âge du cuivre. Les formes des vases sont peu nombreuses (écuelles, calbasses, marmites), avec la persistance des

fonds arrondis. L'élément essentiel du décor comprend des chevrons emboîtés, incisés dans l'argile encore molle, auxquels on ajoute, sous le bord du vase, des traits horizontaux. Pour leur donner plus d'éclat, ils reçoivent parfois des incrustations de poudre blanche ou rouge. Cette poterie de Ferrières, présente de l'Orb à la Provence rhodanienne et des Cévennes à la mer, est abondante des gorges de la Vis aux gorges du Gardon et sur les stations de la Gardonnenque.

Le passage de l'âge de la pierre à l'âge du

métal se fera avec la poterie de Fontbouisse (Villevieille), strictement chalcolithique (âge du cuivre), sans que disparaissent de l'usage courant les armes et les outils en silex ou en roches dures. L'art de la retouche et du polissage atteint alors son apogée, comme si les fabricants de pointes de javelots et de lances en silex avaient voulu imiter les premières armes en cuivre et concurrencer par la perfection de leur travail les fondeurs d'un métal qui, à la longue, devait s'imposer (dessins D et E).



E. — Silex de la grotte des Morts de Durfort : 1, pointe de lance ; 2, faucille.
(Dessins Hugues)



7. — Tasse de l'âge du cuivre : grotte de Comtat (Valliguières).



7 bis. — Tasse de l'âge du bronze, de type Polada à poucier et à décor excisé : abri de la Salpêtrière (Remoulins).



7 ter. — Marmite de l'âge du cuivre, à carène et à décor incisé : grotte de St-Vérédème (Sanilhac).



7 quater. — Gobelet à gros pastillages et bord crénelé : grotte de la Rouquette (St-Hilaire-de-Brethmas).

Musée d'Histoire naturelle de Nîmes (Photos Nicolas)

Le gisement de Fontbouïsse, à faible distance du Vidourle, est d'autant plus précieux pour le préhistorien qu'il montre un milieu à la fois homogène et complexe, brusquement abandonné par ses occupants à la suite d'un incendie des cabanes dont il reste les bases en pierre sèche, y laissant un mobilier important de terres cuites, de silex, d'objets en os et en cuivre. La majorité des vases est encore à fonds arrondis, bien que des fonds plats fassent une timide apparition. Ils portent d'ordinaire une anse unique, destinée à ranger

le récipient suspendu à la paroi de la hutte (photos 7, 7 bis, 7 ter).

Un élément fondamental de la décoration est la cannelure, obtenue à cru avec une pointe mousse. A Fontbouïsse même, les cannelures, en très grande majorité rectilignes, sont groupées en métopes ; ailleurs, elles dessinent des guirlandes. Grandes de plusieurs centimètres et horizontales, elles peuvent donner au vase un profil anguleux. Les gravures après cuisson se perpétuent, et la cannelure ne saurait être considérée comme une invention de

cette époque. On la rencontre dans l'Aude dès le Néolithique ancien. Elle persistera à l'âge du Bronze ; mais elle a donné à la céramique de Fontbouïsse une individualité incontestable.

En compagnie de la poterie de Fontbouïsse, dont le rayonnement fut moindre que celui de la poterie de Ferrières, nous découvrons une poterie de large diffusion européenne, la céramique campaniforme. Répandue comme le cuivre au gré des échanges commerciaux, cette céramique d'importation a pénétré aussi bien chez les troglodytes que chez les constructeurs de cabanes qui utilisaient des outillages en pierre de traditions diverses.

Les vases types du Campaniforme sont le gobelet (grotte Canabié, à Saint-Victor-la-Coste ; grotte Nicolas, à Sainte-Anastasia) et le bol (Font-de-Fige, à Montpezat), finement ornés avant cuisson au poinçon ou au peigne, avec des incrustations de matière blanche destinées à rehausser le décor en creux. Quelques imitations maladroites de cette poterie de luxe sortent probablement des mains d'artisans locaux (gobelet des Rouveiroles, à Sauzet). Nous ne citerons qu'un gisement en Vaunage où un atelier de potier a pu être établi (Bois Sacré, à Saint-Côme-et-Maruéjols).

En chronologie absolue, le village de Fontbouïsse remonterait à 2010 avant J.-C. D'après les données actuelles, le Chalcolithique couvrirait quatre à cinq siècles de Préhistoire languedocienne. Le Gard s'est fortement peuplé au cours de ce demi-millénaire (2300 à 1800) qui correspond à une forte expansion démographique que ferait ressortir une carte à grande échelle des lieux habités et des tombes. Celles-ci ont fourni la majeure partie des objets en métal (cuivre et plomb contemporains), soit parce que les habitats ont été rarement fouillés, soit parce que les pauvres petits objets métalliques, précieux à l'époque, ont été recherchés, récupérés pour la refonte lorsqu'ils se cassaient, s'usaient ou avaient

cessé de plaire. Les plus connus sont la hache plate (grottes de La Rouquette, à Saint-Hilaire-de-Brethmas, et d'En-Quissé, à Sainte-Anastasia), le poignard à lame courte et à soie plate d'emmanchement, dont le manche en matière périssable, os ou bois, a disparu (Fontbouïsse), les alènes, les poinçons et les épingles de section quadrangulaire (Figaret, à Collorgues ; Bernirique, à Saint-Geniès-de-Malgoirès), les perles cylindriques et les anneaux légers, les perles lourdes biconiques ou bipyramidales (grotte du Plan de l'Etoile, près de Sauve ; station des Cruzels, à Fons-outre-Gardon) (dessin F).

L'analyse montre que les cuivres primitifs contenaient des éléments durcissants, tels que l'arsenic ou l'antimoine. Rien ne permet encore d'affirmer qu'ils proviennent de filons des Cévennes, mais la présence de gouttes de coulée à Fontbouïsse et aux Cruzels est la preuve de travaux métallurgiques exécutés sur place, soit par un artisan local, soit par quelque fondeur ambulant.

Le Néolithique final et le Chalcolithique, étroitement soudés, constituent une époque d'expansion remarquable pour le Gard dans différents domaines : démographique, économique et spirituel. Elle a cependant des limites : par rapport à l'Europe centrale ou à la péninsule Ibérique, qui développent une métallurgie originale, le Languedoc méditerranéen ne représente qu'une zone commerciale périphérique. Chez les hommes partis à la conquête de la terre gardoise et à sa mise en valeur, l'acquisition de quelques objets en métal n'a pas modifié le fonds d'un outillage dans lequel le silex, encore irremplaçable, garde toute son efficacité et son renom. Les colporteurs d'armes en cuivre n'ont pas réussi à éliminer les concurrents qui viennent proposer à la clientèle les belles lames en silex du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), débitées en Touraine et répandues jusque dans des sites montagnards isolés (grotte de Brambiau, à Saint-Sauveur-des-Pourcils).

V

L'HABITAT ET LA TOMBE DES PREMIERS PAYSANS

Tout au long de l'exposé, nous n'avons cessé de distinguer les grottes des sites de plein air. Le département est riche en cavités naturelles dont la distribution géographique dépend de l'état du sol, en particulier de la présence de calcaires compacts, et du réseau hydrographique. Les grottes dans les grès, exceptionnelles, sont de faible développement (Saint-Victor-des-Oules) ; à la rigueur, on se contentait de l'écran rocheux des grès ruiniformes (La Bastide-d'Engras). Il est évident que les nombreuses cavernes ont attiré les hommes vers des territoires peu propices à l'agriculture qui, sans elles, risquaient de rester inhabités. Les premiers agriculteurs et éleveurs s'y sont accrochés, même si l'eau et les terres cultivables étaient rares à l'entour et si les pentes étaient raides.

Parmi les grottes habitées, quelques-unes ont gardé des vestiges d'aménagements intérieurs pour les rendre plus confortables ou parfois pour réserver une place au bétail : pavages, murs de séparation en pierre sèche (grotte Saint-Joseph, à Sainte-Anastasie) ou de soutènement (grotte des Fées, à Tharoux).

Pour les hommes et leurs troupeaux, se posait le problème vital de l'eau. Même s'ils ont connu des recrudescences passagères d'humidité, on ne pouvait le négliger en région méditerranéenne marquée par des pluies saisonnières et de longs mois de sécheresse où la plupart des petites sources tarissent.

Dans les gorges du Gardon, la grotte de la Citerne (Sainte-Anastasie) se termine par un puits rempli d'eau ; en aval, les grottes de la Source intermittente (Sainte-Anastasie) et de Pâques (Collias) possèdent lac et ruisseau souterrains. Dans les entrailles des calcaires

fissurés, quelques cavités ont été équipées en grottes-citernes pour y collecter l'eau tombée des stalactites en formation, soit dans une vasque naturelle, soit dans de grandes jarres en terre cuite (grotte des Camisards, près de Corbès ; aven de la Figueirolle, sur le Causse de Blandas). Ces grottes-citernes faisaient parfois office de grottes sépulcrales (grotte du Pas-de-Joulié, à Trèves), sans souci de la contamination. D'ailleurs, certains préhistoriens se demandent s'il n'y aurait pas eu un rite en rapport avec le culte des eaux.

La proximité de sépultures ne paraît pas avoir incommodé outre mesure les troglodytes. Néanmoins, si dans des grottes cohabitaient les morts et les vivants, d'autres étaient réservées aux tombes collectives. Bien qu'elles fussent de toutes dimensions, il semble qu'on ait eu une prédilection pour les petites cavités d'accès difficile, affectées aux ossuaires. Telles étaient, dans les basses Cévennes, autour de Sauve et de Saint-Hippolyte-du-Fort, la grotte haute de la Fournarié, la grotte du Salpêtre, de Coutach, la grotte du Plan de l'Etoile ; dans la région d'Anduze, la grotte des Morts, de Durfort ; dans la région d'Alès, les grottes de Rousson et de La Rouquette (Saint-Hilaire-de-Brethmas). Dans la grotte d'En-Quissé (Sainte-Anastasie), les recoins d'une galerie supérieure, peu accessible, étaient consacrés aux morts, tandis que le couloir principal servait d'habitat.

Un mobilier d'armes et de parures de qualité accompagne rituellement les défunts dans l'au-delà. Lorsqu'ils ont été inhumés et non incinérés, et que leurs squelettes ont été conservés — en particulier le crâne et les os longs —, il est possible d'en tirer des ren-

seignements anthropologiques sur les races qui occupaient le pays aux III^e et II^e millénaires.

Dans le Gard, la toile de fond est formée par une zone de dolmens — autres sépultures collectives sur lesquelles nous reviendrons —, parsemée de grottes sépulcrales naturelles ; l'avant-pays, dépourvu de dolmens, est couvert de sépultures diverses, parmi lesquelles des grottes artificielles sont localisées dans trois régions, le Sommiérois (Salinelles), l'Uzège (Collorgues, Foissac, Vers) et le Bagnolais (Tresques, Sabran). D'ordinaire, elles ont été creusées sous un banc de roche dure surmontant un horizon géologique plus tendre. A Salinelles, sur l'atelier de la Vigne du Cade, on suppose que les mineurs, comme dans le Bassin Parisien, ont logé leurs morts dans des galeries d'extraction de silex désaffectées. A Pié-Méjan (Vers), les galeries et les silos creusés dans une argile sableuse gardaient les traces, au moment de la découverte, de multiples coups de pics, avec des murets en pierre sèche (photo 8).

En bordure de la Vaunage, la nécropole de Canteperdrix (Calvisson), mise au jour par l'enlèvement d'un énorme tumulus de pierres, comptait une douzaine de fissures naturelles dans le calcaire de la colline, bourrées de cendres et de matériel archéologique, dans lesquelles les premiers fouilleurs virent des tombes collectives à incinération. La plupart étaient voûtées en encorbellement avec des lauzes ; on y accédait par des couloirs. Leurs parois étaient formées par la roche en place ou par des murs en pierre sèche. Des stèles à sommet triangulaire signalaient certaines tombes. Il semblerait qu'il y ait eu à Canteperdrix un ensemble complexe de sépultures et d'habitations où l'emploi de la pierre sèche jouait un rôle important comme à la Quairolle (Calvisson).

L'érection des mégalithes (dolmens, menhirs) correspond à des croyances nouvelles ; elle est le témoignage d'une organisation sociale avec un chef et des manœuvres, capables de mouvoir et de mettre en place d'énormes blocs. Gabriel de Mortillet disait : « Les

dolmens ne sont pas l'œuvre d'un seul peuple, mais bien plutôt d'une même idée. »

Avec un nombre supérieur à 200, les dolmens l'emportent sur les autres formes de sépultures collectives connues dans le Gard ; mais il faut noter qu'ils ont été relativement préservés de la destruction totale par le poids de leurs dalles, par le respect craintif que les générations ont pu leur manifester malgré les chercheurs de trésors, et par leur situation en marge des régions de grande culture où les travaux de défrichement ont rasé d'innombrables sépultures. Ils ont été en usage pendant des siècles, parfois des millénaires ; de là, une confusion inévitable due à l'enfouissement de mobiliers d'époques diverses et un doute sur l'âge de la construction et du premier ensevelissement. Il est plausible que des dolmens remontent au Néolithique ; on en connaît en Bretagne de la fin du IV^e millénaire. Mais il reste vraisemblable qu'il en est de plus récents, édifiés à l'âge du cuivre, comme paraissent l'indiquer les objets funéraires les plus anciens, épars pêle-mêle dans la chambre sépulcrale (photo 9).

A cause de leur délabrement, il n'est pas toujours facile de retrouver le plan exact des dolmens. Jusqu'à une époque proche, les fouilleurs les mieux intentionnés ne tenaient pas compte de la forme du tertre ou tumulus, parfois avec des murs circulaires internes (Grande-Pallière, à Saint-Félix-de-Pallières), qui enrobe souvent le monument, ni de l'orientation de celui-ci. Nous connaissons maintenant des familles de formes et des orientations prédominantes — l'ouverture au sud-ouest est fréquente —, en rapport avec quelque tradition ou croyance.

Construits en général avec de grandes dalles, il arrive que des dolmens aient été partiellement bâtis en petit appareil de pierre sèche. Tout en conservant à ces derniers l'épithète mégalithique, nous distinguerons sommairement deux catégories : les dolmens à couloir, considérés comme les plus anciens, et les dolmens simples (trois supports et un couvercle). Le sol pouvait être dallé ou composé par

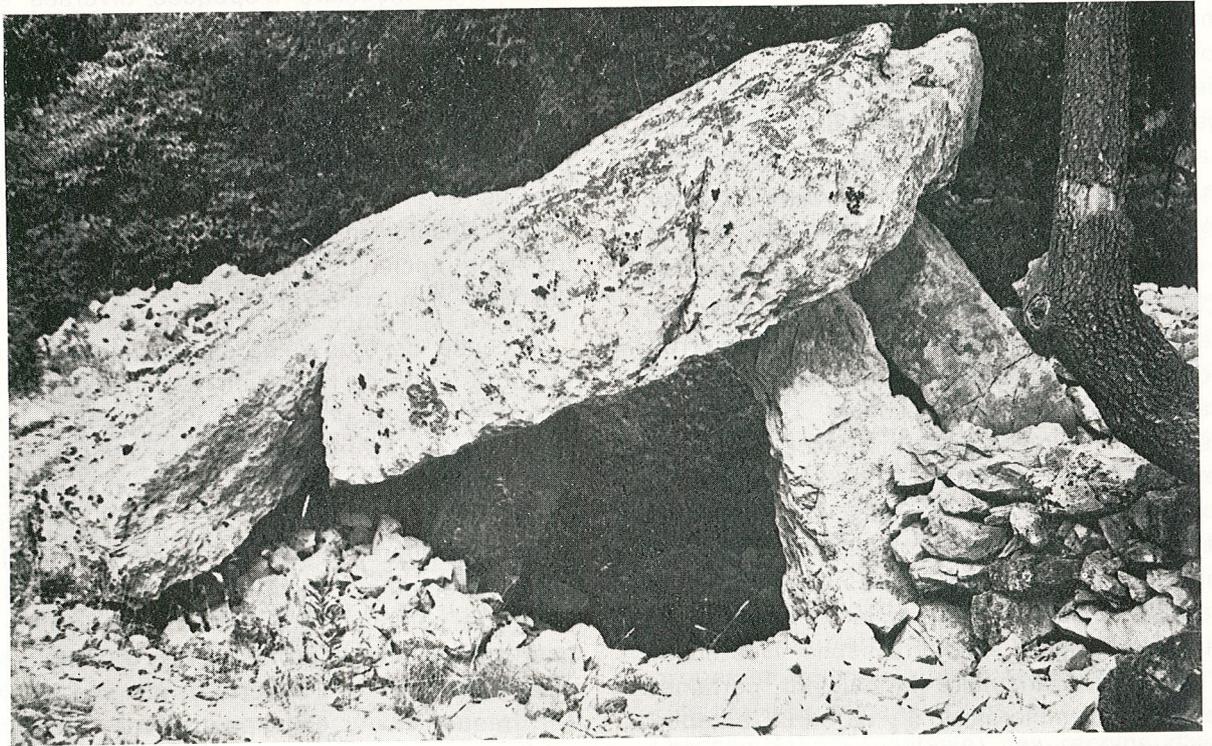


8. — Aménagements intérieurs en pierre sèche d'une galerie de l'hypogée de Pié Méjan (Vers).

(Photo Hugues)

9. — Dolmen de la Galaberte (St-Hippolyte-du-Fort).

(Photo Nicolas)



10. — Sépulture de jeunes enfants en lauzes, à Couloubrier (St-Bauzély), adossée à un mur.

(Photo Hugues)



la roche en place. La pierre sèche était surtout employée dans les couloirs ; entre la Cèze et l'Ardèche, elle joue un rôle important dans les tombes mégalithiques de Saint-Gervais et d'Issirac. Aux abords de la Tave (Cavillargues, Le Pin), outre la pierre sèche des côtés, on remarque l'emploi de roches diverses dans un même monument : couvercle en grès rouge, piliers en calcaire blanc (Peira Pécoulada, à Cavillargues).

Les dolmens à couloir du Gard occidental, formés d'une chambre sépulcrale quadrangulaire débouchant sur un couloir plus étroit et à peu près rectiligne (La Masselle, à Saint-Hippolyte-du-Fort), sont à rattacher à ceux de l'Hérault dont les plus beaux exemples (Lamalou, à Rouet) comprennent, outre la chambre sépulcrale, une antichambre précédée elle-même d'un couloir dans lequel on n'hésitait pas à déposer les restes des morts quand la chambre était encombrée. Une dalle mobile fermait celle-ci entre deux cérémonies funèbres.

En direction du nord-est, des monuments de plans variés se trouvent mêlés : dolmens à couloir en calcaire de La Lègue, à Fressac, de Camplonne, à Mialet, et de Peyro-Blanco, à Saint-Julien-des-Rosiers ; dolmens simples en grès de la Grande-Pallière. Souvent, les dalles de la chambre s'inclinent vers l'intérieur, soit volontairement, soit sous la poussée des matériaux du tertre.

Sur les crêtes des Cévennes, les dolmens simples en plaques de schiste, en général ruinés, sont de petites dimensions ; ils peuvent être confondus avec des coffres faits de quatre dalles verticales. Sur les causses du Gard, ils sont assez nombreux, mais souvent en piteux état.

Il va de soi que des tombes échappent à notre classement simplifié. Nous n'en citerons que deux exemples. A Couloubrier (Saint-Bauzély), à proximité d'une cabane, gisait le squelette d'un homme replié entre deux dalles, tandis qu'à quelques mètres un coffre en lauzes abritait des corps de jeunes enfants

(photo 10). A la Seignourette (Villeneuve-lès-Avignon), parmi des restes d'habitations, trois individus étaient ensevelis dans une fosse creusée dans des éboulis. Ainsi, en plein air comme en grotte, les morts et les vivants pouvaient voisiner.

Les habitats de plein air ne comptaient qu'un nombre restreint de huttes, disposées sans souci apparent d'urbanisme ; plutôt hameaux que vrais villages, ils ne couvraient qu'un faible espace. Rares étaient les agglomérations de quelque importance, établies en des lieux privilégiés, en particulier sur des affleurements de silex.

On connaît depuis longtemps des cuvettes appelées « fonds de cabanes », abris peut-être, assurément dépotoirs dont les détritiques noirâtres tranchent sur les terrains environnants. Ces fosses auraient été aménagées dans un coin de la maison, plus vaste, ou à côté pour recevoir les ordures, car leurs dimensions sont exiguës (Mas-Bourguet, à Foissac ; Couloubrier, à Saint-Bauzély ; Montaren).

Fontbouïsse offrait, au lendemain des fouilles, un tout autre aspect avec ses murs dressés sur le rocher, non loin d'une source : fraîchement exhumée par D. Peyrolle, M. Louis et J. Arnal, la station, type unique d'habitat de l'âge du Cuivre, aurait mérité d'être protégée. Le cimetière, groupant des tombes à incinération, était situé à quelques dizaines de mètres, au-dessus du quartier habité. Il semble que, pour asseoir leur demeure, les constructeurs se soient bornés au déblaiement, sur le versant de la colline, d'un espace correspondant aux dimensions de l'édifice prévu. Le rocher (molasse) se trouve à faible profondeur. Pour obtenir un sol aplani, on répandait une couche de marne jaune apportée d'un gisement voisin ; par sa couleur claire elle se distingue du niveau archéologique formé de terre noire grasse, pétrie de charbon de bois et de tous les déchets d'un habitat préhistorique.

Les maisons de Fontbouïsse sont faites, à la base, de murs épais de 0,75 m à 1 m (photo



11. — Bases de cabanes quadrangulaire et circulaire de Fontbouïsse (Villevieille).

(Photo Hugues)

11). Sur le soubassement de pierre sèche s'élevait une construction en branchages recouverts d'un enduit d'argile ; on discerne, dans les ruines, une argile fine plus ou moins cuite, avec de nombreuses empreintes végétales. Quelques-unes disposaient d'un foyer intérieur. Plusieurs avaient conservé les traces de poteaux calés par des pierres dans un creux de molasse, qui supportaient les matériaux légers des superstructures et du toit.

Les murs sont à double parement, toujours plus soigné à l'intérieur qu'à l'extérieur, avec un remplissage de pierraille. Quand on n'entrait pas de plain-pied, la cabane possédait un escalier par lequel on descendait à l'intérieur. Les plans n'ont rien d'uniforme : circulaire (3 m de diamètre), ovale ou rectangulaire. La plus spacieuse, grossièrement rec-

tangulaire (1,25 m / 1,60 m / 2,75 m / 3,53 m), avait une entrée orientée au sud-est, avec un escalier de trois marches. Deux cabanes rectangulaires mitoyennes communiquaient de dedans par une ouverture.

Il est possible de retracer la vie des habitants d'après les reliefs de cuisine et les mobiliers. Ils pratiquaient la chasse et la pêche, car il a été recueilli de belles pointes de flèches en silex, des dents de carnassiers et des pesons de filets en galets échancrés. Le Vidourle était proche. Leur élevage comprenait du gros et du menu bétail : mâchoires de bœuf, mouton ou chèvre, porc ou sanglier, avec une seule dent de cheval. Enfin, ils cultivaient des céréales : nombreuses meules dormantes accompagnées de leurs broyeurs.

VI

STATUES-MENHIRS ET PIERRES PLANTÉES

Après une très longue éclipse, l'art figuratif reparait dans le Gard à la fin des temps néolithiques. Les représentations humaines schématiques — art figé, de durée beaucoup plus brève que celle de l'art animalier des grands chasseurs du Paléolithique supérieur — constituent le groupe original des statues-menhirs. On les remarqua, à partir de 1879, dans les fouilles de l'hypogée de Mas-Gaillard, à Collorgues.

Les statues-menhirs s'apparentent à d'autres figures anthropomorphes de France, incluses elles-mêmes dans une vaste famille dont les historiens des religions voient l'origine en Orient avec une Grande Mère, à la fois déesse de la fécondité et gardienne des tombes. Elles se seraient répandues d'est en ouest, suivant un courant identique à celui du premier métal. Leur schématisation n'en facilite pas l'interprétation ; pour accroître notre incertitude, notons dès à présent qu'elles ne sont pas toutes féminines.

L'expression statues-menhirs désigne des blocs de nature et de dimensions variables (0,30 m à 2 m), sculptés en bas-reliefs ou laborieusement gravés sur une ou plusieurs faces, d'aspect fruste. Dans le Gard, le calcaire a eu la préférence, étant donné que la plupart des statues-menhirs proviennent de la zone des garrigues. Néanmoins, l'une des deux stèles de Collorgues et celle de Foissac sont en grès. Sur le petit causse de Camprieu, on a eu recours au granit de l'Aigoual. La technique du travail de la pierre n'est pas un critère distinctif suffisant : sculpture par piquetage au percuteur et polissage ou gravure ont été utilisées. Parfois les deux se retrouvent sur un même monument (Mas-Martin, à Castelnau-Valence). La tentative de classement

suyant les sexes n'a pas abouti, car il y a trop de statues asexuées, et il arrive que des statues masculines ont été féminisées (Rosseironne, à Castelnau-Valence) (photos 12 et 12 bis).

Au niveau le plus évolué de l'art figuratif, la statue-menhir du Gard comprend une face à « tête de chouette », aux yeux sans pupille, au nez pointu ou en bâton, soudé vers le haut au trait horizontal des sourcils. Dans quelques cas, il s'ajoute à ce schéma classique des « tatouages » en traits gravés sur les joues.

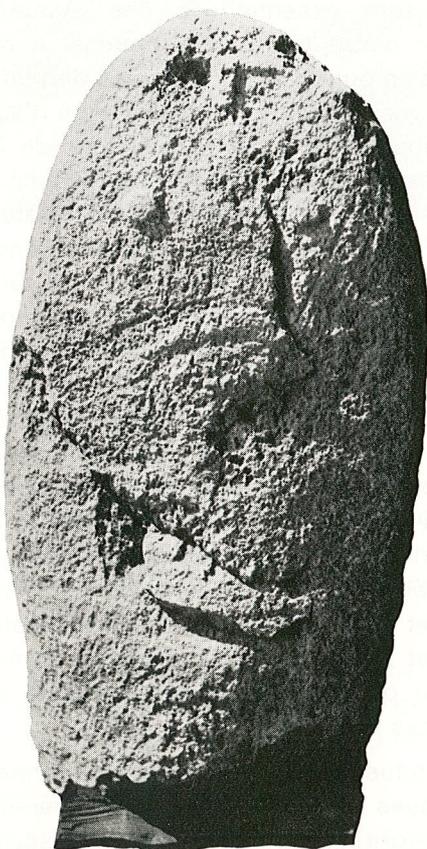
Un caractère essentiel de nos statues-menhirs est d'être privées de bouche. Il ne s'agit pas d'un oubli. Dans un de ses derniers travaux, Fernand Benoît rappelait que l'absence de bouche marquait la cessation de la vie et que cette allégorie est méditerranéenne. La bouche et les croix gravées sur la statue de Saint-Victor-des-Oules sont des adjonctions postérieures. Autre fait constant, la tête n'est pas dégagée des épaules. Gravés ou sculptés, les bras et les doigts restent sans souplesse ; ils sont généralement ramenés sur le ventre, et les seins sont quelquefois représentés entre le bas du visage et les mains, ce qu'on interprète comme statue de femme à poitrine découverte (Collorgues). Cependant, le geste de prière ou d'adoration des personnages aux mains levées de Candélaire (Saint-Bénézet) et de Rosseironne (Castelnau-Valence) est différent. Une coiffure en forme de bandeau ou de voile plissé surmonte le visage de ces derniers.

Sur les statues à flancs côtelés, des cannelures obliques simulent des plis latéraux (Saint-Théodorit) ; le vêtement long, sorte de robe ou de houppelande, est serré à la taille par une ceinture à boucle (Rosseironne).

Le dessin des parures, des armes ou des outils reste aussi sommaire. Si le collier ne prête pas à discussion, il n'en est pas de même d'un « objet » énigmatique, attaché ou non à un baudrier (Euzet, Rosseironne) qui, en dernière analyse, se rapprocherait de pendeloques trouvées dans l'Aveyron et l'Hérault. Nous retombons dans les difficultés de définition avec l'instrument appelé hache par les uns, crosse par les autres, qui serait avec les seins le symbole de la féminité. La fonction des statues-menhirs était sûrement religieuse, sans que l'on puisse prétendre qu'elle était strictement funéraire. Celles qui ont été extraites de sépultures couvertes gardaient la tombe. D'autres ont pu être érigées dans des sanctuaires de plein air, symboles d'un culte des ancêtres.

La carte des pierres levées ne coïncide pas exactement avec celle des dolmens. Au sud-est du département, dépourvu de dolmens, les menhirs atteignent la plaine (Courbessac), et en approchent à Congénies et à Aubais. Autre exception : entre le Gardon d'Alès et le Gardon de Mialet, les Cévennes schisteuses explorées par J. Salles, pourtant très riches en sépultures mégalithiques et en roches gravées, n'ont pas de menhirs, tandis que la juxtaposition des dolmens et des menhirs paraît évidente sur les calcaires des basses Cévennes et des Causses.

Le matériau utilisé pour les menhirs était d'origine locale ; par conséquent, la présence



12. — Statue-menhir du Mas Martin (Castelnau-Valence).

(Photo Hugues)



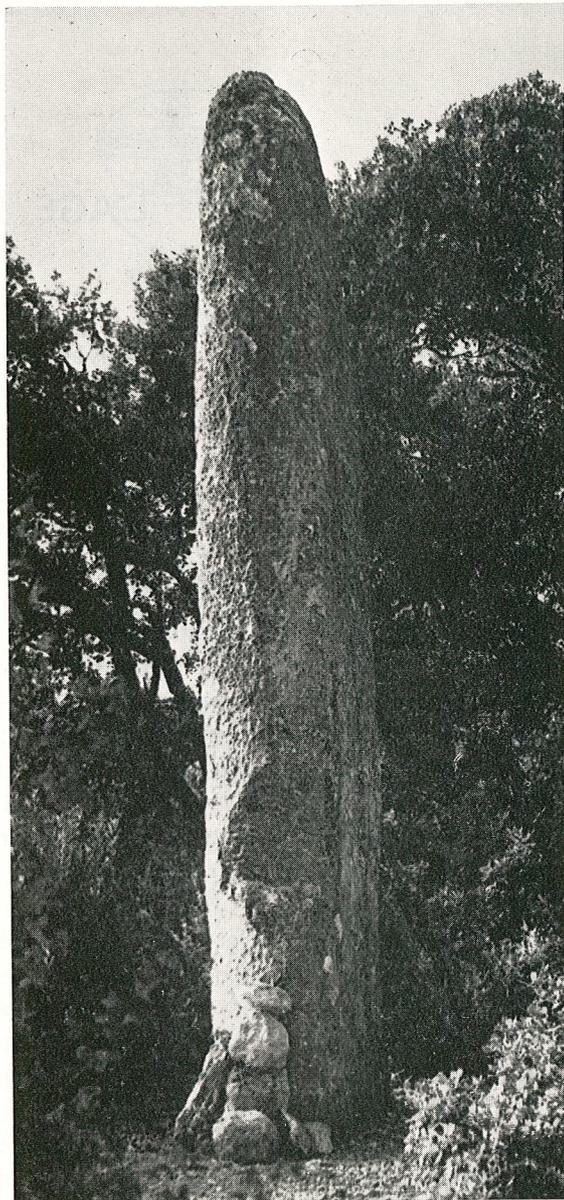
12 bis. — Statue-menhir de Rosseironne (Castelnau-Valence).

(Photo Nicolas)

de blocs volumineux était indispensable afin d'éviter tout transport. La forme et les dimensions du mégalithe se trouvaient dictées par la nature de la roche, si bien que dans le schiste, à cause de son délitage, nous n'aurons guère que des menhirs en dalles (Mont Aigoual) ; dans les calcaires en strates épaisses et dans le granit, ce seront des piliers. Les plus beaux ont été retaillés. La forme élancée du menhir de Lussan, géant du département, n'est pas naturelle : 5,60 m de hauteur, 1,85 m de largeur maximale, 5 m de circonférence à la base (photo 12 ter). Un autre grand mégalithe, renversé, est celui du Piédou-Mounié, à Aiguèze, long de 4,80 m, large de 1,40 m et à sommet arrondi.

D'ordinaire, la base était faiblement enfoncée dans le sol, d'où des chutes fréquentes qui ne doivent pas être imputées toujours aux hommes, quoique l'Eglise, au Moyen Age, ait interdit plusieurs fois le culte des pierres. Avant le début des études préhistoriques, les populations locales ne les ignoraient pas. Cela ressort des noms de lieux : pierre plantée, pierre fiche, pierre plate, le géant, la tombe du général à Conqueyrac. Ces pierres auraient eu le plus souvent une origine miraculeuse, mais la plupart avaient mauvaise réputation : il aurait été dangereux d'en approcher quand venait la nuit ; les femmes se signaient en passant devant la Pierre Pamboche, entre Sanilhac et Collias. Le folklore ne nous apporte aucune certitude sur le rôle des menhirs et l'archéologue se voit désarmé en l'absence de mobilier d'accompagnement qui permettrait de les dater et d'en préciser la fonction : indicateurs de sépulture, de route, symboles d'une divinité à laquelle un culte était rendu ? Sont-ils tous préhistoriques ?

Aux menhirs isolés viennent s'ajouter les cromlechs, enceintes circulaires de pierres dressées dont les premières furent signalées sur la Can-de-Ceyrac ; d'autres ont été découvertes par A. Durand-Tullou sur le Causse de Blandas. Les cromlechs de Ceyrac et du Devois de Tourres, il y a un siècle, possédaient des portes et un édicule, au centre,



12 ter. — Menhir de Lussan. (Photo Nicolas)

construits en dalles. Ces groupements répondent pareillement à une fonction culturelle.

Faisons mention des cupules, rigoles et bassins, qui n'ont rien d'utilitaire, creusés par centaines sur les rochers des crêtes des Cévennes et recensés par J. Salles. Si leur âge exact et leur rôle sont indéterminés, la haute antiquité de certaines cupules est indiscutable : un menhir en grès, couvert de cupules, est en remploi dans un coffre mégalithique du Causse Noir, à Lanuéjols.

VII

L'AGE DU BRONZE

Le passage de l'âge du Cuivre à l'âge du Bronze se fait sans éclat. Il y a survivance et même stagnation. Le bronze ouvré est introduit par échanges dans un milieu traditionaliste où l'on façonne encore d'admirables pointes de flèches en silex. Ni le genre de vie, ni les rites n'ont évolué du fait d'initiatives des populations indigènes.

Des parures nouvelles apparaissent, telles que l'épingle à tête tréflée et l'épingle à tête globuleuse perforée. Un petit instrument — outil ou parure —, assez fréquent dans les tombes collectives restées en usage, est l'alène losangique dont les prototypes en cuivre existaient déjà en Europe centrale et en Espagne.

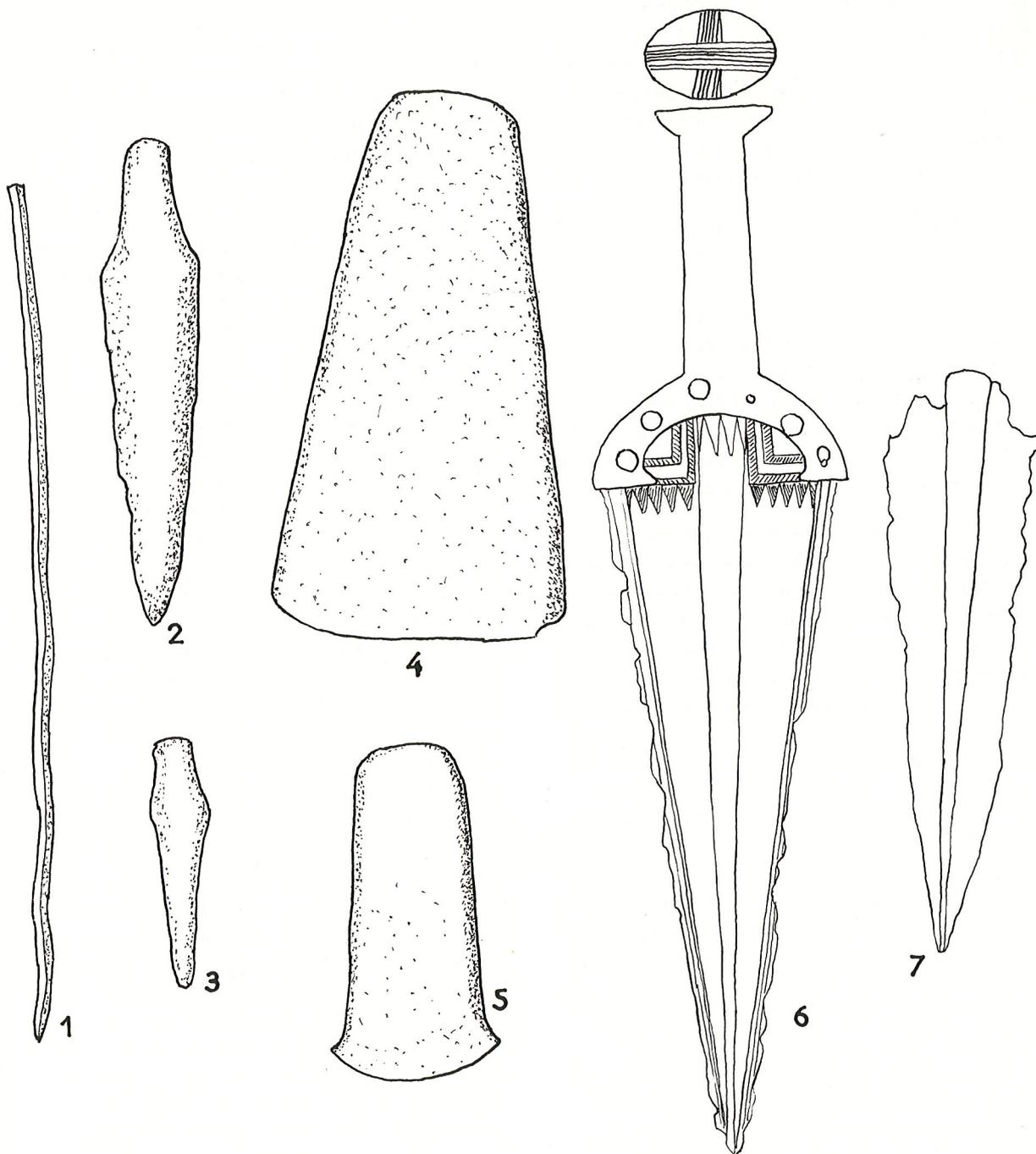
Les haches qui ne sont plus d'épaisses plaques de métal — hachettes plutôt que haches — possèdent des bords relevés à légers bourrelets et un tranchant plus ou moins évasé. Le nom de la grotte de Rousson a été attribué à une variété locale dont les analogies suffiraient à établir la parenté avec les haches suisses et jurassiennes, comme pour la hache de type helvétique, dite de Neyruz, récoltée par M. Bordreuil dans la grotte du Cimetière à Tharax. On parle d'une civilisation du Rhône pour marquer le sens de l'arrivée d'éléments nouveaux (jarres en terre cuite de Pouzilhac, poignard à manche massif en bronze du Chemin-Bas-d'Avignon à Nîmes), ce qui n'exclut pas les influences italiennes à travers les cols des Alpes désormais ouverts au colportage (dessin F). De même que le parasitisme funéraire se perpétue dans les dolmens et les grottes sépulcrales, des céramiques telles que les campani-

formes survivent durant le Bronze ancien, si bien que la réalité des divisions chronologiques demeure conjecturale.

Nous en sommes réduits aux hypothèses à propos de la pénurie de documents du Bronze ancien (1800 à 1500) et du Bronze moyen (1500 à 1200). Elle pourrait tenir à une forte baisse de la densité humaine, après l'expansion chalcolithique.

Au cours de la seconde phase de l'âge du Bronze, la mode évolue ; on abandonne les parures en os ou en minéraux traditionnels pour des bijoux métalliques nouveaux. Les coquillages marins figurent moins souvent parmi les parures, comme si les populations terriennes tournaient le dos à la Méditerranée, remplacés par des matières rares telles que l'ambre.

Les grottes sont toujours les meilleurs gardiens des mobiliers métalliques associés aux rites des funérailles. Des appliques circulaires en tôle de bronze devaient être cousues sur le vêtement des morts (grottes du Roc-du-Midi, à Blandas, et de Seynes, dans les contreforts du Serre-de-Bouquet ; dolmens des environs de Saint-Hippolyte-du-Fort et des Causses du Gard). Chaque cadavre de la grotte de Meyrannes aurait porté de six à huit bracelets ouverts, ornés d'incisions dorsales géométriques, à l'exception d'un bracelet côtelé fondu au moule. Les bracelets de l'aven du Cloporte, à Goudargues, rappellent l'ensemble précédent dont les types s'accordent avec ceux du Bronze moyen, mais dont l'association avec des objets du Bronze final et la possibilité de survivances rendent la datation imprécise.



F. — Débuts de la métallurgie : 1, alène en cuivre de la station de Figaret (Collorgues); 2 et 3, poignards en cuivre de la station de Fontbouisse (Villevieille); 4, hache en cuivre de la grotte d'En-Quissé (Ste-Anastasie); 5, hache en cuivre de la grotte de la Rouquette (St-Hilaire-de-Brethmas); 6 et 7, poignard en bronze de type rhodanien et hallebarde en cuivre du Chemin-Bas d'Avignon (Nîmes).

Dessins Hugues

Dans le domaine des terres cuites, l'influence italienne se manifeste avec deux types qui caractérisent le Bronze moyen : la céramique de la Polada dont les formes locales sont le vase biconique et la tasse carénée avec anse à poucier (protubérance), et les premiers essais de céramique de Saint-Vérédème (Sanilhac) à décors profonds, d'abord poinçonnés, puis excisés.

La situation se modifie au Bronze final, expression synonyme de « Champs d'urnes », quoique le renouveau de cette période ultime de l'âge du Bronze soit moins accusé dans le Gard que dans l'Hérault et l'Aude. Une poussée démographique et colonisatrice de longue durée se manifeste, faiblement au début, dans le département sous forme d'infiltrations qui vont se prolonger et s'accroître de la fin du XIII^e siècle au milieu du VIII^e siècle.

Les archéologues d'Europe centrale ayant parlé de « Champs d'urnes » pour désigner des populations qui pratiquaient l'incinération et créaient en rase campagne des cimetières à urnes cinéraires individuelles déposées dans des trous, l'expression est entrée dans le vocabulaire, malgré la persistance de l'inhumation et de la fréquentation des grottes dans le Gard.

Le vase en céramique cannelée, clouté de cabochons de bronze, de l'aven de Navacelles, d'un modèle très rare en France, est le témoin des rapports épisodiques avec l'Italie du Nord, alors que le bracelet à ergots du Causse de Blandas indique plutôt des relations avec

l'Allemagne, comme la grande épingle à colerettes (46 cm) de la cachette de Vers, abandonnée par quelque colporteur. Nous avons l'impression que les émissaires des « Champs d'urnes » anciens (Bronze final I et II), arrivés par le sillon rhodanien, ont remonté les cours de l'Ardèche et de la Cèze, où sont signalés des gisements plus riches que ceux du Gardon. Le passage le long du Rhône est attesté par une belle épée draguée entre Beaucaire et Tarascon, et la pénétration dans l'arrière-pays par l'épée de Barjac, moins ancienne. Dans la série des haches, la hache à talon (Tavel) supplante la hache à bords relevés.

Au Bronze final III, les vagues humaines des « Champs d'urnes » récents ont laissé des vestiges plus fréquents. Les poteries façonnées à la main, de fabrication artisanale, présentent des variantes, ne serait-ce que le lot des vases à pâte grossière, généralement volumineux, et le lot des vases plus petits, à pâte fine et lustrée, à décors géométriques, anthropomorphes et zoomorphes, qui sont des figurations originales, mais assez conventionnelles et difficiles à identifier. L'occupation des grottes se poursuit (En-Tourieire et Castelviel à Sainte-Anastasie), ainsi que le parasitisme funéraire (bracelets du coffre des Cagnardasses, à Tornac). On assiste à un début de perchement des populations, conséquence vraisemblable de l'insécurité (Triple-levée, à Beaucaire, Roque de Viou, à Saint-Dionisy, Grand Ranc à Boucoiran), mais aussi à la mise en valeur des terres basses (Languissel, dans la plaine du Vistre, à Nîmes).

VIII

TUMULUS, OPPIDA ET SCULPTURES DE L'ÂGE DU FER

Associés à des céramiques de tradition « Champs d'urnes », les premiers objets en fer surgissent aussi timidement que les premiers objets en bronze. A l'intérieur des terres, un mode de sépulture jusque-là exceptionnel — le tumulus — se répand, pour donner l'impression d'une juxtaposition de peuplades aux rites funéraires différents. J. Jannoray voyait des tribus pastorales d'invasisseurs cheminant en poussant leurs troupeaux sur la lisière montagneuse de la plaine languedocienne, évitant celle-ci déjà peuplée, et se dirigeant vers la Péninsule Ibérique. Si ce schéma de la progression des « Celtes des tumulus », venus d'Europe centrale vers le Midi, est exact, il convient d'ajouter qu'ils se sont solidement implantés.

A vrai dire, on risque de rencontrer les plus anciens tumulus dès le Néolithique (Moulin-à-Vent, à Baron). Néanmoins, l'époque de prolifération a été le premier âge du Fer (période de Hallstatt) autour du Serre-de-Bouquet, sur les plateaux de Lussan et de Méjannes-le-Clap, ainsi que sur les communes de Fontarèches, Saint-Laurent-la-Vernède et Belvézet. Au-delà du Gardon, les tumulus de l'Uzège s'étalent sur le Malgoirès. Le groupe de la Can-de-Ceyrac, au sud-ouest de Sauve, n'est que la continuation des nécropoles de la garrigue montpelliéraine et du plateau de l'Hortus, avec des prolongements dans les basses Cévennes (plaine de Mandiargues, montagne de la Fage) et sur les Causses du Gard (Blandas, Rogues), soudés aux Grands Causses du Gévaudan (Rasiguette, à Lanuéjols), aussi riches en sépultures tumulaires.

Le tumulus n'est pas toujours un simple

amas circulaire de pierres. Il a pu être construit, ceinturé d'un muret en pierre sèche ou d'une auréole de lauzes, après avoir dressé une petite voûte centrale au-dessus des restes humains qui, au début de l'époque hallstattienne, n'étaient pas encore rassemblés après incinération dans une urne. La vaisselle funéraire, assez réduite, était déposée à côté ; ce n'est qu'en pleine période hallstattienne que les beaux vases excisés (décor géométrique mis en relief par arrachement de la pâte) furent en usage. On estime que cette céramique était de fabrication locale : la pâte d'un vase du Serre-des-Galères, à Saint-Geniès-de-Malgoirès, contenait des grains de fer pisolithique comme dégraissant, souvent utilisé par les potiers du pays. La présence d'ossements d'animaux semblerait résulter du dépôt de repas funéraires.

On recherchait, pour dresser les tumulus, les points culminants des garrigues ; ils occupaient la crête des collines, le sommet de buttes isolées, les cols avec une vue étendue sur les alentours. Il arrive qu'ils soient groupés ou qu'un tumulus recèle la sépulture principale au centre (inhumation ou incinération) et des sépultures secondaires sur les bords. Dans le cas de l'incinération, les cendres reposaient sur une aire aplanie et brûlée lorsque le bûcher avait été allumé sur place.

Nous sommes très mal renseignés sur les habitats des hommes du premier âge du Fer qui n'avaient pas tous renoncé aux grottes, vivant aussi sur les hauteurs du cours inférieur de la Cèze (Saint-Laurent-de-Carnols) et du pourtour de la Vaunage (Liquière de Calvisson) où l'on rencontre des vases excisés. A

côté de cette céramique de luxe, la poterie usuelle est souvent peu décorée (incisions) ; la fabrication reste locale, mais s'enrichit de formes empruntées à des pays lointains (Italie, Allemagne, Autriche).

Grâce au sel des marais salants, à la laine des troupeaux, aux produits de la pêche et aux salaisons, peut-être aux minerais des Cévennes, les populations autochtones peuvent se livrer à des échanges maritimes ; elles ont appris à aimer le vin et les céramiques étrangères de belle qualité faites au tour. De là, un trafic avec les Etrusques, à la fois commerçants et pirates — amphores et canthares découverts en Vaunage, à Nîmes, le long du Rhône —, avec les Grecs d'Europe — céramique attique à figures noires, de Sernhac, vases peints de Corinthe, à Saint-Vérédème (Sanilhac), et à Castres (Collias) — et les Grecs d'Asie (poterie grise phocéenne). Certain vase peut n'être qu'une imitation de potier indigène (guerrier schématique peint sur un tesson de Roquemaure). Marseille, fondée en 600, a un rayonnement extraordinaire au VI^e siècle avec son commerce et sa monnaie de bronze ou d'argent.

Après une éclipse du négoce marseillais au V^e siècle, liée aux événements politiques que les auteurs grecs nous laissent entrevoir, les échanges reprennent avec les pays de grande civilisation de l'Est : céramique attique à figures rouges, céramique campanienne à vernis noir. L'empreinte grecque, peut-être par l'entremise de Marseille, se manifeste aussi par la présence dans les ruines de maisons des premiers autels-foyers, grandes tables quadrangulaires à décor sommaire incisé ou estampé, et des premiers chenets mobiles à têtes d'animaux en terre cuite (Nîmes, Brignon, Castelveil, Mauressip), témoins d'un culte domestique de longue durée. Sur la tête, le cou ou le corps de la bête, des cercles estampés seraient des emblèmes solaires.

Ainsi, le Gard se trouve soumis, au premier âge du Fer, à de multiples influences continentales et méditerranéennes que les popula-

tions assimilent dans leur vie matérielle et spirituelle. Cela se voit dans la frappe locale de monnaies gauloises à légende grecque ou ibérique.

Dans la seconde moitié du V^e siècle commence le deuxième âge du Fer, marqué par une nouvelle expansion des Celtes en direction du Sud, tantôt par infiltration, tantôt par poussée massive, comme cela se produisit à partir du milieu du III^e siècle (250-230), lors de l'établissement des Volques Arécomiques que les Romains devaient trouver devant eux à la fin du II^e siècle. C'est la grande période des oppida, d'importance variable — l'oppidum proprement dit étant une bourgade permanente, le castellum n'étant qu'un point d'appui fortifié —, avec l'emploi généralisé de la pierre sèche dans l'architecture militaire, religieuse et civile.

Sans exclure quelques habitats de plaine (L'Argentière, à Saint-Gilles), le perchement s'est répandu avec, parfois, le jumelage d'une grotte et d'une enceinte fortifiée (Castres, à Collias). Nombreux sont les exemples dans la zone des garrigues et des bassins, en particulier le long des gorges et au débouché des vallées cévenoles dans la plaine (Saint-Julien, à Anduze). À défaut de sites répondant aux nécessités de la défense sur le talus de la Costière, la ligne des oppida gardois se trouve reportée sur la lisière de la garrigue nîmoise (Mardieul, à Saint-Bonnet ; Tour Magne, à Nîmes). Ils se pressent sur la façade rhodanienne d'Aiguèze à Comps, en passant par Laudun. La Vaunage, dans sa partie occidentale, est ceinturée par une rangée d'habitats perchés : Mauressip, La Quairolle, Roc de Gachonne, Roque de Viou, et surtout Nages.

Pour concilier les besoins de la défense et les besoins en eau, on choisissait autant que possible des emplacements à proximité de sources ou de rivières auxquelles on accédait par des sentiers très raides, ouverts de telle façon qu'ils pouvaient être facilement protégés : à Nages, la source coulait au pied de la colline des Castels ; à Suzon (Bouquet), un



13. — Architecture militaire : Rempart de l'oppidum des Castels (Nages).

(Photo Nicolas)

13 bis. — Architecture militaire : Tour centrale de l'oppidum des Castels (Nages).

(Photo Nicolas)



13 ter. — Architecture civile : Rue bordée de cases de l'oppidum des Castels (Nages).

(Photo Nicolas)

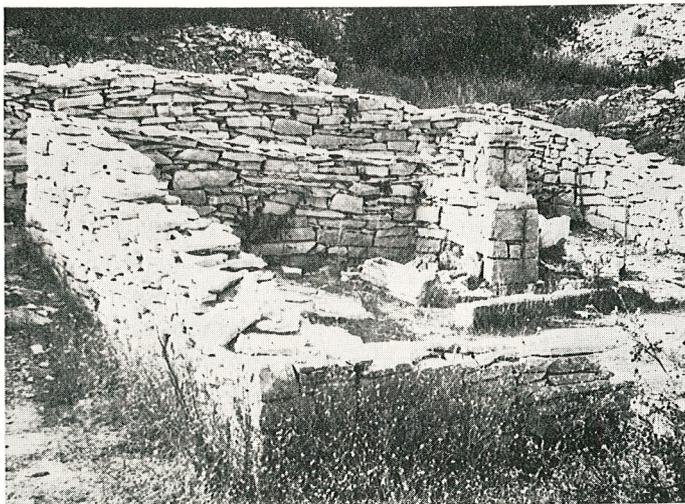
escalier dans le roc donnait accès au gouffre des Aiguières.

Un classement des oppida a été tenté d'après leur plan ; mais un site longtemps occupé a subi des aménagements multiples, avec amélioration et renforcement des moyens de défense qui ont conduit à modifier le plan initial. Outre les caps barrés triangulaires sur un promontoire (Roc de l'Homme Mort, à Sainte-Anastasie), il existe quelques enceintes circulaires (Souco Roundo, à Mialet) ou rectangulaires (Castellas, à Langlade), mais en général les défenses épousent le contour sinueux des reliefs (escarpement encerclé de la Forêt, à Euzet). Dans les grands oppida, précédés parfois d'un ouvrage avancé (Castelviel, à Sainte-Anastasie), le plan est polygonal. Les remparts sont élevés sans mortier avec une partie en blocs cyclopéens, irrégulièrement distribués ou disposés en assises, bouchés aux joints par des pierrailles. L'épaisseur varie, suivant l'importance du point à défendre, entre 1,50 m et 6 m, en moyenne 3 m. Le mur à parements internes (**mur duplex** de Jules César), adopté dans les pays méditerranéens, apparaît chez les peuples celtes ou celtisés au début de l'époque de la Tène (deuxième âge du Fer). A Vié-Cioutat (Mons et Monteils), le rempart, doublé ou triplé par endroits, a conservé une hauteur extérieure de 3 m ; les blocs étaient peu ou pas équarris. On attribue

à l'influence grecque la taille régulière des matériaux utilisés : blocs de molasse enrobant la tour en pierre sèche de Mauressip.

Les fouilles en cours de B. Dedet à Vié-Cioutat, et surtout celles de M. Aliger, M. et F. Py à Nages apportent de précieux renseignements sur l'architecture militaire (tours accolées à la muraille gardant des portes étroites), l'architecture religieuse ou civile et la vie domestique dans les grands oppida préromains qui ne furent pas des constructions hâtives (photos 13, 13 bis, 13 ter, 13 quater). Cela suppose une société hiérarchisée, ayant le sens de l'organisation, entretenant d'autre part des relations commerciales et culturelles avec des pays lointains (amphores et monnaies de Marseille, vaisselle d'Italie méridionale).

Dans l'architecture civile de Nages, nous découvrons un plan de rues parallèles et non en damier. Les cases rectangulaires à pièce et à porte uniques sont les plus anciennes. Construit au milieu des habitations, un fanum (temple gaulois) comporte une cella centrale (sanctuaire) et un couloir processionnel, le tout en pierre sèche, avec des blocs choisis, des éléments de colonnes et des grands clous provenant d'une charpente. D'après les monnaies, l'oppidum de Nages, qui avait survécu à l'occupation romaine de la fin du II^e siècle avant J.-C., a pu être abandonné vers



13 quater. — Architecture religieuse : Sanctuaire indigène (**fanum**) de l'oppidum des Castels (Nages).

(Photo Nicolas)

l'an 10 de l'ère chrétienne, mais les habitants se sont regroupés autour de la source qui alimente encore le village.

Un certain nombre de tombes de La Tène, dites des Arécomiques, a été signalé dans l'Uzège (Uzès, Saint-Siffret, Lafoux, Campagnac) et surtout dans le sous-sol nîmois (rue Alphonse-de-Seynes, chemin de la Ranquette, quartier des Oules, avec le biberon et la poupée en terre cuite d'un enfant). Pour honorer les morts, l'incinération était de règle dans une tombe faite de dalles plantées de chant. Le caisson abritait l'urne cinéraire qui pouvait être une amphore vinaire de Marseille dans laquelle les cendres étaient introduites. A l'intérieur, ou à côté, on plaçait des vases en poterie, des parures (bracelets, fibules), et des armes s'il s'agissait d'un guerrier. Les bijoux et les pièces d'équipement en fer ou en bronze ont visiblement subi l'action violente du bûcher, avec le rite du repliement de l'épée, signe de la mort du combattant.

Sous la double influence des Gaulois et des Grecs, des dédicaces gallo-grecques (une dizaine d'inscriptions en langue celtique gravées en caractères grecs), une architecture monumentale et une sculpture sur pierre marquent le renouveau artistique de la fin de l'indépendance. La région de Nîmes, territoire privilégié des Volques Arécomiques, est la

contrée du Gard la plus riche en vestiges qui s'ordonnent autour de trois thèmes : têtes coupées, animaux, bustes de guerriers héroïsés.

Par les écrivains de l'Antiquité, nous savons que les Gaulois avaient coutume de décapiter leurs ennemis vaincus et d'en conserver les crânes, de là sans doute les effigies en bas-relief, à intention rituelle, des arènes de Nîmes et du linteau de Nages. Sur ce même linteau, les têtes coupées à longues nattes, symboles de victoires remportées, alternent avec des chevaux galopant qui, dans les croyances primitives, sont liés au culte de l'au-delà (photo 14).

Deux bustes de guerriers dont il a été fait des héros, images du défunt avec ses armes dans une attitude hiératique, furent découverts à Camp-Guiraud, en 1927, sur le territoire de Sainte-Anastasie. Leur coiffure est un casque à cimier et à grand couvre-nuque, orné de cornes. Nous retrouvons, gravés sur le pectoral de l'un d'eux, les chevaux de Nages (photo 14 bis). Un troisième buste privé de tête provient d'un défoncement dans l'oppidum de Castelveil : ses bras collés au corps, ses épaules larges et sa taille cintrée lui donnent un air de parenté avec la statue assise du sanctuaire provençal de Roquepertuse (Bouches-du-Rhône).



14. — Linteau de Nages.
(Photo Musée Archéologique, Nîmes)

Plus énigmatique est la stèle de Flaux qui porte, dans une niche, une tête d'homme coiffée d'une toque ; elle pourrait être une imitation très maladroite d'un sujet de la statuaire grecque, ainsi que le personnage décapité, exhumé au pied de la Tour Magne en 1961. Le buste du guerrier de Grézan (Nîmes), revêtu d'une cuirasse couverte d'emblèmes et d'un large ceinturon à agrafe, plus évolué, paraît moins ancien que ceux de Sainte-Anastasié. Malgré l'archaïsme de ces diverses

sculptures, on ne saurait, pour certaines, écarter l'hypothèse qu'elles furent taillées après l'invasion romaine.

Ainsi, dans l'anonymat, jusqu'au début de l'Histoire, des individus, des groupes humains, puis des peuples que nous identifions à grand-peine ont pu passer, prendre possession pour un temps du sol gardois, se mêler ou disparaître, sans que jamais, semble-t-il, le pays restât vide d'hommes.



14 bis. — Buste de guerrier de Camp-Guiraud (Sainte-Anastasié).

(Photo Nicolas)

Visites recommandées

Nîmes : Musée de la Préhistoire.

Nîmes : Musée archéologique : section gauloise.

Alès : Musée.

Excursions

A. PALEOLITHIQUE

Abri sous roche de la Salpêtrière, près de Remoulins.

Grotte à peintures dite Grotte Bayol, Ravin de l'Ermitage à Collias.

Grotte à peintures de la baume Latrone à Russan.

B. NEOLITHIQUE ET BRONZE

Station de la Rouvière à Salinelles.

Grottes des environs de Saint-Hippolyte-du-Fort.

Grottes de la vallée de la Cèze (Tharoux).

Grottes du canyon du Gardon.

Menhir de la Poudrière à Nîmes.

Menhir de Congéniès.

Menhir de la « Pierre Bamboche » à Sanilhac.

Menhir de Lussan.

Menhir de Courbessac (près de la R.N. 86).

Dolmens des environs d'Anduze.

Sépultures de Canteperdrix près de Calvisson.

C. CELTIQUE

Oppidum de Nages (Musée de Nages).

Oppidum de Marbacum, commune de Ste-Anastasie.

Oppidum de Vié Cioutat près de Monteils.

Oppidum du Camp de César près de Laudun.